

GALET DE RIVIERE

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Valérie Mondamert

GALET DE RIVIÈRE

Sommaire

Galet de rivière	1
HABITER.....	6
PORTE DERRIÈRE CHAMBRE.....	6
LÀ, PAR HASARD	12
À FLEUR D'EAU.....	16
LE MUR	19
NANTERRE-PRÉFECTURE.....	28
COMPAGNIES D'IMAGES.....	31
CET HOMME QUI DORT.....	34
PLACE DU BOURGUET	36
HOMMES ASSIS, HOMMES DEBOUT	39
CE CHEMIN	43
HABITER AVEC ARBRE.....	47
TRAVAILLER	50
SALUT ÇA VA?	50
TRAVERSÉE QUOTIDIENNE	52
MADAME X : QUAND ON VEUT	55
STAGE.....	58
COLLÈGE.....	60
PLATANE DE COUR	65
VACANCES ZONE B.....	66
PERCEVOIR.....	74
APRÈS AVOIR ÉTEINT LA LAMPE	74
NOIRS, NUITS.....	77
ANIMAUX, HUMAINS	79

LAURE.....	83
LE CARNET DE CAEN	86
SARA LA NOIRE.....	90
REGARDE, ÇA VIT	97
ICI, AILLEURS.....	99
ET LE GALET DE RIVIÈRE	105
LE MORTIER SANS PILON.....	108
ODEURS ÉNIGMES.....	111

PORTE DERRIÈRE CHAMBRE

L'enfant est assise en tailleur au centre de la chambre sur une natte de paille, devant le feu. Quatre murs, trois portes, une grande fenêtre sur cour. C'est sa première chambre seule, c'est son premier soir, le premier feu, allumé sans aide et sans adulte, dans la petite cheminée. On lui a donné cette chambre suite à un remaniement de famille. La configuration d'une famille est mobile, même si le temps d'un mouvement de pion est souvent long, et ce fut long, pour elle.

C'est son premier face à soi.

Dans son dos la porte donnant sur une petite pièce en longueur qu'elle n'a pas encore ouverte. Elle avait vu cette pièce, du temps où cette chambre était celle de ses grands-parents, puis de ses parents, puis de sa mère, on y stockait des cageots de pommes. Ça sentait fort la Golden, énorme, sucrée, tachée de rousseurs, il y faisait froid. Elle ne sait si cette porte peut être ouverte, si elle a l'autorisation de l'ouvrir. Avant, non. Mais un pion a bougé, celui du père. Et le droit de faire ou de ne pas

faire a changé par ricochet. Mais on ne sait de quelle façon.

La porte n'a pas de clé. Une poignée blanche, ovale, en porcelaine. Des moulures en haut et en bas, peintes en blanc. La petite pièce est parquetée, le parquet grince sous son pas. Mais elle est au fond de sa chambre et personne n'a accès à cette pièce sauf à passer par sa chambre. Tout-à-l 'heure sur la natte elle pensait rester longtemps mais immédiatement elle s'est mise debout à cause de cette porte dans son dos. La petite pièce est tapissée de placards blancs, avec poignées en chrome. Elle tire sur une poignée. Ça résiste un peu, c'est fermé par un aimant. Elle insiste, ça claque en s'ouvrant. Elle retourne précipitamment dans la chambre. Le feu crépite à peine, c'est calme. Elle revient. Dans l'ombre du placard elle voit des dizaines de robes longues, elle ouvre en grand, des robes crème, blanche, violette, parme, des capes dorées, des capes blanches brodées d'or, des capes vertes, toutes recouvertes d'une écharpe de couleur assortie avec de longues franges en or. Et puis un soleil, des fleurs, des oiseaux, un cœur rouge sang, des rayons, du gris du blanc du doré des rayures des carrés des volutes des croix. Des croix brodées en argent, or, métal, bronze. Elle glisse ses mains entre les robes pour voir, tous ces déguisements potentiels, tous ces jeux secrets qui s'annoncent,

avec ses sœurs. Des habits de curé. Derrière les cageots de pommes.

La femme au regard gris, tailleur vert, aurait cherché le devenir sans savoir qu'il adviendrait malgré elle. Elle reste ancrée dans cette chambre, devant un feu de bois, partout où il y a une cheminée il y a un ancrage, et pourquoi avoir supprimé les cheminées. Elle cherche la force d'une enfant de dix ans, du temps du potentiel, de la confiance à la sortie des contes, quand on a vaincu tous les monstres dans la peau des héros, quand on a déjà été homme femme sorcière fée soldat roi et qu'on n'a plus besoin d'histoires mais d'un feu et d'une épée à forger.

Un bruit dans la chambre. Elle a fermé le placard précipitamment, et regarde par l'entrebâillement de la porte blanche à bouton de porcelaine. L'ombre d'un lit double à l'endroit de son matelas. L'homme s'est redressé il a toujours ses bosses sur le front, bosses de son dernier visage, excroissances, cellules proliférant sur un corps sans l'autorisation du porteur, cellules autonomes tuant le corps dont elles ont fait leur terreau, à la fois tueuses et suicidaires. L'enfant au regard gris ne craint pas son grand père mais reste tout entier dans la méfiance, car il reste dans le souvenir de son ancien mépris.

- D'ordinaire les filles ont peur.

La fille de dix ans revient s'asseoir en tailleur sur la natte, devant le feu. Elle prend le tisonnier, une tige de fer pointue, dans sa main droite. Elle tisonne. Crépitement des étincelles dans le silence de la chambre. Sa chambre.

Froissement de draps. Il bouge sa main droite.

– Donne-moi le tisonnier.

L'enfant ne bouge pas, transpire, tremble un peu, appelle intérieurement sa mère par imitation des autres enfants, car dans les peurs, coups et blessures, les enfants appellent leur mère, elle a vu ça à l'école et dans toutes les colonies de vacances. La mère ne viendra pas. La mère ne vient jamais en cas de détresse. La mère ne voit jamais ce qu'il y aurait à voir.

– Les filles obéissaient avant. Avant cette guerre où je les ai protégées, ta mère et ta grand-mère. J'ai déserté pour elles ! J'ai risqué ma vie pour elles ! j'ai ravitaillé un gradé allemand en quartiers de vaches. Les vaches des bonnes sœurs de l'hôpital. J'apportais l'eau, tous les jours des bidons, tirés d'un puits, pour les réfugiés dans les sous-sols, pour les vaches des sœurs, pour les malades, pour ma famille. Les bombes allemandes, anglaises, et américaines m'épargnaient. Je payais mon tribut à l'Allemand, je faisais disparaître une vache. Les Allemands mangeaient de la vache, j'étais libre, les sœurs avaient à boire, je protégeais les femmes et je

décidais de ce qui devait être fait. Les femmes m'obéissaient.

Enfant sa mère était sortie des caves à Caen. Avec ce père encore jeune, alors sans cellules proliférantes. Ils avaient marché dans les ruines de la ville, des sous-sols de l'hôpital où ils se protégeaient des bombes jusqu'aux décombres de leur maison. Lui, le père, n'avait peur de rien. Il est là, il demande le tison. L'enfant aux yeux gris, (un jour elle portera un tailleur vert, quittera la chambre et la mère sans bagages et sans capital, et se délectera de fuir,) l'enfant aux yeux gris pose le tison, prend une bûche fendue, la soulève très lentement en se retournant, regardant le mort en face, l'ombre grise, translucide, dans un lit double sur son propre matelas, soulève la bûche, se tourne vers le feu, se penche, dépose la bûche comme on déposerait un bébé endormi dans son berceau, malgré les braises vives, dépose avec soin, un soin de vivant.

- Tu me nargues. Donne-moi le tisonnier.

- Tu ne peux pas prendre le tisonnier.

- Je peux t'apparaître dans cette chambre, je peux habiter dans le placard du curé derrière la porte à bouton de porcelaine, je peux te parler.

- Tu me détestes. Parce que je suis une fille.

- Faux. J'ai toujours aimé les filles.

- Les petites bonnes ? Les petites bonnes de quatorze ans ?

- ... Tu es cruelle.
- Cruelle avec un mort ?

Le tisonnier reçoit le tremblement de la fille aux yeux gris, il soulève les braises, fait rouler une bûche sur la natte, la repousse énergiquement dans l'âtre, tape sur la braise qui attaque la natte, tape encore.

Malgré le bruit la mère ne vient pas.

- Tu vas te brûler ou mettre le feu.
- Je n'ai pas peur du feu.
- Tu ne sais pas manier le tisonnier.
- Tu ne peux plus manier le tisonnier.

BESOIN D'UN FEU ET D'UNE ÉPÉE

LÀ, PAR HASARD

Je suis née extirpée.

J'ai senti le fer dur et glacé du forceps, j'ai senti l'air glisser dans ma gorge, j'ai senti l'air rentrer dans mon corps, j'ai senti l'eau chaude et le drap, j'ai senti le plastique d'une tétine, l'odeur d'éther et de désinfectant, la vibration d'un moteur et le chaos des pavés, j'ai senti la moisissure le jasmin la pourriture le Chanel la vase l'urine les genêts le froid la neige et l'oxygène. J'ai senti Paris. J'ai senti partir.

J'ai compris. J'ai compris avant de comprendre. J'ai su. J'ai su avant de savoir.

J'ai appris à danser en roulant les hanches. J'ai appris à mettre les pieds dans les talons des adultes. J'ai appris le froissement des jupes longues sur les jambes. J'ai appris à enfiler des perles, à déshabiller des poupées, à faire des châteaux, à séduire avec l'œil bordé de bleu de noir et d'argent. J'ai appris l'amour et le devoir. J'ai appris la lignée des soumises et celle des révoltées. Je n'ai pas craché comme un homme. Je n'ai pas lancé de pétards. Je ne me suis pas battue comme un homme. J'ai fait la gueule, j'ai griffé, j'ai mordu jusqu'au sang, je me suis échappée par les fenêtres, j'ai tabassé avec mes

balais. Je me suis obstinée quand j'étais décidée. Je me suis cognée je me suis ramassée. J'ai marché la nuit j'ai marché le jour. J'ai toujours marché jusqu'au dernier jour.

Je me suis réjouie de la forme. Je me suis réjouie du jeu de la forme. Je me suis réjouie du clignotement argenté des feuilles de peuplier. Je me suis réjouie des coccinelles et des araignées. Je me suis réjouie du coton du cuir de la laine et de la pierre. Je me suis réjouie des étincelles de soleil sur les lacs glacés. Je me suis réjouie du cobalt et du rouge sang. De l'orange et du jus. Des corps des bébés, des corps des hommes de ceux des adolescents. Je me suis réjouie du sable de la terre et des cumulus sur les immeubles de verre.

Je me suis réjouie des grillons de prairie et des orchestres symphoniques. Je me suis réjouie de l'éclat des cuivres et des roulements de timbales. J'ai tourné le dos à l'acidité des bois et aux ténors exaltés. J'ai tourné le dos aux aiguës du RER à l'aspiration des VMC. Je me suis emballée pour les barytons, les merles noirs et les staccatos de pluie sur la tôle et le béton. Je me suis emballée pour le bris du flot sur la grève. Je me suis emballée pour les boucles de basses, les fracas de mer sur le roc, le ressassement, les fractales et les répétitions.

Quels chemins ai-je pris ? Quels détours ai-je pris ? Quels enjambements ai-je faits ? Au-dessus de quels corps avachis ? Quelles personnes n'ai-je pas secourues ? Quelles personnes n'ai-je même pas vues ? Quelles histoires d'amour ai-je loupées ? Combien ? De grandes histoires ou de petites histoires ? Combien d'heures de mois d'années n'ai-je pas fait attention ? Quel vivant ai-je détruit en marchant ? Quel vivant ai-je détruit en chantant ? Quelle légitimité à être ai-je acquise ? Ai-je suffisamment fait pour augmenter mon potentiel de chance ? Ai-je gâché de la chance ? Ai-je gâché de la vie ? Ai-je été un humain globalement digne ? Puis-je enlever le « globalement » ? Puis-je respirer sans penser global ? Ai-je respiré de l'air déjà respiré par des poumons célèbres ? Des poumons méchants ? Des poumons antiques ? Des poumons de chat de dinosaures de loups de chèvre et de moutons ? Puis-je respirer sans penser ? Puis-je prendre de nouvelles routes ou n'y-a-t-il pas de chemin autre ?

J'ai vu et j'ai lu. J'ai mélangé ce que j'ai vu et ce que j'ai lu. J'ai mélangé ce que j'ai vu ce que j'ai lu ce que j'ai entendu. Je n'ai pas vérifié. J'ai cru. J'ai cru à l'homme bon, j'ai eu des héros. J'ai cru à l'homme mauvais, j'ai déboulonné des héros. J'ai mélangé les alcools les temps et les gens. Je n'ai pas maîtrisé le subjonctif, je n'ai pas maîtrisé l'allemand, je n'ai pas maîtrisé la science. Je n'ai pas cherché à maîtriser, je

n'ai pas cherché à commander. Je n'ai pas cherché à parler. J'ai fui. J'ai aimé fuir. J'ai rêvé. J'ai marché. J'ai chanté. J'ai enfanté. J'ai enchanté.

LÀ PAR HASARD

À FLEUR D'EAU

lovée dans le Bastion des pêcheurs tout bâti de pierre blanche créneaux rondeurs tourelles à toits coniques de pierre dentelles terrasses comme un château de fée surgit du Moyen Age bien que récent Descendre un des nombreux escaliers vers les rues menant au Danube clouée de stupeur devant la largeur phénoménale du fleuve cette masse d'eau séparant Buda et Pest mais déjà le cœur attaché à Buda cet espace séparant les deux villes ou les réunissant Ce gigantisme des monuments éclairés sur chaque rive fourmillement de bâtiments nobles religieux et profanes Majestueux immeubles de pierre taillées longeant les quais Le pont aux chaînes à deux massifs piliers de pierre pont que nous ne finissons pas de traverser imprégnés de cet air du beau Danube bleu presque désuète cette valse à côté de la placidité du fleuve la puissance du fleuve cette force colossale sous nos pieds à perte de vue notre regard vers la Croatie la Serbie la mer Noire la sensation de se relier à l'Histoire sans rien en savoir

pelouse en bord de mer Baltique champ d'éoliennes multipliées comme des fractales silence et peu de vent les individus sur des vélos les mouettes affairées les allées larges sans arbres puis se rétrécissant vers la terre avec des haies des

bosquets toujours des allées sablées fermes et sans nids-de-poule Nos vélos faisant parfois crisser un gravier un fouillis de cours d'eau de petits ponts des maisons surgissant de brassées vertes Maisons de toutes formes bois et hublots métal peint et planches pierre maçonnerie toit pentu parallélépipèdes cônes et cubes terre cuite Jardinets de fouillis végétal ou de tonte fraîche les parkings à voitures fait de dalles de granit entre lesquelles poussent l'herbe et les graines de printemps Ici les habitants entretiennent eux-mêmes gèrent eux-mêmes le quartier Frederikshøj construit avec les moyens du bord les inspirations du moment agrandi sans plan seulement par nécessité d'avoir un abri une chambre une salle de bains Des douches froides dans les jardins reliées à des tuyaux Sang viking c'est certain Au loin l'usine à déchets en bord de mer un massif cube de rouille à cheminées fumantes fournissant le quartier en eau chaude et chauffage et brûlant ses déchets Lacis de sentiers barrières en bois en palettes en fer forgé du rouge du vert pomme du bleu roi Soudain du goudron une avenue un arrêt de bus une place un pub un vide grenier une station de métro toute neuve Mozarts Plads

un pont franchissant l'estuaire vers les docks où l'on fabrique encore du chocolat que l'on déguste sur des tables en bois dans les immenses cours

pavées où transitaient aux siècles précédents des marchandises venues d'Amérique et beaucoup de Saint-Domingue cette ville si décriée Il y a eu du commerce d'esclaves elle fut riche et toute construite de pierres de taille ce calcaire à Astéries de l'entre-deux-mers jaune et parfois effrité daté de trente-deux millions d'années La terre fabriquait sa pierre la ville en gestation dans la terre doit-on être coupables d'être là d'être au monde à cet endroit Et là le long des docks libre cours à une laborieuse restauration de la nature les joncs protégés par des cannisses les lys jaunes les effluves d'eau saumâtre L'eau de mer remontant jusqu'ici pour embrasser celle du fleuve au loin sur l'autre rive la ville et ses façades nobles ses éclairages dorés là du sable à nos pieds sur le sentier descendant le long de la rive la Gironde allant s'élargissant puis quelques maisons basses de faubourg des guinguettes aux ampoules colorées des tables de récupération sur cette rive narguant la richesse du décor d'en face des gens rares et tranquilles parlant dans le soir très loin derrière nous la lumière des trams sur le pont leurs deux wagons articulés trimbballant des blocs d'humains dans les deux sens soit vers la lumière soit vers le noir

HABITATS POSSIBLES

LE MUR

n'importe quoi plutôt que rester à Paris, n'importe où plutôt que rester à Paris, ma mère infirmière m'a trouvé une idée, ce n'importe quoi qui fut infirmière psychiatrique, des études payées me permettant de débarquer quelque part où je n'aurais aucune adresse aucune attache aucun projet, juste celui impérieux de quitter Paris, études payées logement dans l'école d'infirmière assuré, possibilité de débarquer seule en province, avec ma valise, alors qu' étudiante en musicologie à la Sorbonne, que répétitrice en piano pour un prof de l'île de la cité, de la place Dauphine, très bien payée, j'allais dans les familles du Champ de Mars, du XVIe et de Neuilly faire répéter les enfants, parfois on me faisait passer par l'escalier de service, dans les années quatre-vingts une étudiante répétitrice passait parfois par l'escalier de service, je courais Paris, des heures de métro pour trois quarts d'heure à droite ou trois quarts d'heure à gauche, les gens serrés là-dedans, le bruit la pollution la course, les études difficiles pour qui n'avait pas commencé la musique petit, pour qui n'avait pas eu de famille solide, de famille régulière, pas pensé à aller à la fac de Vincennes où je me serais épanouie, invitée le dimanche dans des propriétés devant jouer du piano pour les familles, refusant trop tremblante, ne connaissant pas les codes même à table, préférant

jouer avec les enfants, j'ai visité un hôpital psychiatrique, j'ai eu peur d'un fou, un grand et gros balaise qui m'a prise dans ses bras, quelqu'un est venu me défendre, aucun atome m'attirant vers ces fous mais c'était lancé, n'importe quoi plutôt que rester, n'importe quoi pour respirer, pour fuir mes cauchemars et mes nuits blanches, je ne savais pas encore que ça se transportait, école de Montfavet près d'Avignon, j'ai quitté mon douze mètres carrés du Marais en février, hébergée en banlieue dormant sur un matelas dans un couloir, devant la porte des chiottes, on m'enjambait la nuit, le jour je roulais le matelas et j'effaçais mes traces, jusqu'en juin j'allais donner ces cours de piano, finir mon année de fac, la deuxième, et ce matelas n'était que le début d'une longue dégringolade sociale, dont il faudrait bien du temps de vie pour se remettre, avec des fractures des coutures des traces

rencontré un ancien copain dans un train, qui habitait le sud-est, justement mon cœur un jour frappé par l'odeur du sud-est, à la sortie d'une autoroute une nuit, des bouffées de thym de sarriette de Provence, le sud-est m'a-t-il dit je t'aime je t'emmène, j'ai dit oui, tout plutôt qu'infirmière psychiatrique, tout plutôt que Paris, même un type qui m'aimait mais moi non, une opportuniste que j'étais, candidate pour la misère mais je ne le savais pas, ce gars alcoolique mais je n'ai pas compris assez tôt, ses copains de bistrot sortant droit de la

cour des miracles pour décharger mon piano, bouches à chicots sales, rires ténébreux, voix cassées, saouls, un type habitait chez le copain avec son chien, un rustre une bête, je ne dirai pas ce qu'il faisait à son chien, j'ai regardé l'amie qui m'avait descendue de Paris en fourgon, elle m'a dit « qu'est-ce qu'on fait ? » J'ai vu Paris et plus de boulot et plus de studio et ces études trop dures, j'ai vu mon piano là et mes affaires, l'impossibilité à imaginer un demi-tour, j'ai vu par la fenêtre le mistral courber les cyprès, j'ai vu la misère d'un squat*, j'ai dit « je

*JE VIS lors d'une soirée arrosée de vins et embrumée de fumées, au milieu d'individus rougeots à discours fragmenté accompagnés, comment est-ce possible, de femmes plus jeunes et encore fraîches, à croire qu'un côté sale et balafre leur avait paru un jour séduisant, un enfant de cinq ou six ans tombant de sommeil et s'allongeant sur un lit servant de canapé. C'était l'hiver, un hiver de mistral quand on circule penché dans les ruelles de villages. Le père, un vieil édenté artiste peintre, vêtu de couches de peaux et de gris-gris comme ceux collés sur ses toiles entre deux couches de peinture appliquée au couteau, a hurlé sur le gosse en lui intimant l'ordre de se coucher par terre lui désignant un tapis usé. Quelques-uns ont protesté que non, ce n'était pas un problème que l'enfant s'endorme sur un lit, mais le père a postillonné plus fort, la mère s'est tue, finalement les autres aussi. Le Hollandais était le plus vieux le plus

reste, j'irai jusqu'au bout », le bout c'était le mur, pendant des années le mur, à cet instant je le savais.

JE VIS un individu frapper à ma porte un matin de bonne heure. Il se nommait Ange, vivait dans un réduit derrière le bar et venait de Bretagne. Petit, scrofuleux, la clope au bec et toussant gras, le cheveu plaqué, l'œil noir, tenant un lapin par les oreilles qu'il avait attrapé au collet à l'aube, ainsi qu'un panier de pinins aux lamelles pleines de feuilles et d'aiguilles. Je lui que non, je ne voulais pas dépecer un lapin, encore moins le manger et qu'il ne vienne plus frapper à cette porte. Plus tard l'homme appelé mari se mit à hurler pour cette succulente nourriture refusée, je voulus m'échapper mais il me prit dans la bagarre les clés de la voiture. Je l'avais pourtant mordu bien fort. Il m'enferma dans la chambre et tandis que je partais par la fenêtre, il

riche et le plus célèbre de cette bande de fracassés. Je suis sortie précipitamment, me suis assise dans la rue contre le mur j'ai vomi mon impuissance et ma peur de ces gens-là.

Occupée de ma propre survie, je n'ai jamais pensé que quelqu'un devait s'occuper de celle de cet enfant jusqu'au jour où j'appris, trop tard, qu'il avait été élevé seul dans une caravane où sa mère venait lui apporter les biberons puis à manger, traversant le champ depuis sa maison où il n'avait jamais pénétré, car le père n'en voulait pas.

débrancha les bougies d'allumage afin d'empêcher toute fuite et me tenir prisonnière. J'étais inquiète pour ma peau mais je me suis sauvée à l'aide d'un Sauveur, il y en a, en l'occurrence une femme vivant dans un cabanon. Je connais maintenant l'ordre de branchement des bougies : 1 3 4 2. Même avec le grand âge s'il daigne un jour venir 1 3 4 2 : ça ne s'oubliera pas !

JE VIS dans cette forêt de petits chênes verts et de petits chênes blancs, de lichen, de cailloux et de bories en ruine, la caravane où j'étais invitée à boire le thé. Faire connaissance d'une femme rousse au regard vert, une saltimbanque chantant Piaf sur les marchés en tournant la manivelle de son orgue de Barbarie, m'avait paru une entrée possible dans ce milieu où j'étais si brusquement et si tristement tombée. Elle vivait seule au milieu du bois de Vachères et il faisait bien froid cet hiver-là. Elle m'attendait à sa petite table dépliée, il y avait deux tabourets, deux tasses, et un aquarium de grande taille posé sous le hublot. Je me suis assise. Dans l'aquarium s'agitaient deux pythons marrons à taches jaunes, l'un très nerveux cognait obstinément son museau contre la vitre. L'autre sortait sa langue fourchue en ondulant dans l'aquarium. Le museau du premier saignait, il continuait à se fracasser en nous regardant, alors que la femme versait le thé. Elle m'expliqua qu'elle les avait achetés dans un élevage de cave d'immeuble en région parisienne, je voyais déjà la cave du deuxième sous-sol de l'appartement de ma mère à Nanterre, et que l'un

supportait mal la captivité. Le placard de l'angle de la caravane normalement destiné à une petite douche ou coin toilettes, (je n'avais pas de connaissance en matière de caravane), était voué à l'élevage de souris blanches qu'elle devait leur donner vivantes sinon ils n'en voulaient pas. Combien de souris par jour ? Je ne m'en souviens pas, j'en étais à « une femelle fait à peu près cent cinquante souriceaux par an », quand mon cerveau a opéré son brouillage et mon estomac son ramage.

On entrerait par une marche au nez de bois donnant sur sol de ciment gris dans l'attente d'un parquet, donc de temps meilleurs avec deniers, beurre et vin rosé fruité, en face une femme aux cheveux dénoués, de dos, debout devant un piano ouvert, se froterait les mains vigoureusement pour les réchauffer, à droite immédiatement une banquette recouverte d'un mandala de coton ardoise délavé, sans coussins, mur blanc avec bosses et creux noircis par les corps s'y étant appuyé, puis contre le mur Est une grande armoire blonde, pièce maîtresse du futur intérieur des temps meilleurs, posée donc sur cet idéal parquet marqueté pour l'instant gris et poussiéreux d'un ciment qu'on n'en finirait pas de balayer, cette armoire à corniche entrebâillée sur des étagères de vêtements, le tiroir du bas de guingois laissant entrevoir des vrac de photos argentiques, sur le

dessus desquelles une chemise blanc cassé en papier granuleux estampillée lycée Victor Hugo 1973, encore un pan de mur blanc non lissé, puis mur Nord le petit piano d'étude ouvert, non standard car il manquerait une octave, en bois vernis marron foncé, marque Zender en lettres dorées inscrites au-dessus du couvercle, sur lequel à gauche seraient posées deux piles de partitions aux bords fatigués, au dos de l'une d'elles: le clavier bien tempéré, deux chaises pailées assez basses devant ce clavier, leurs barreaux criblés de trous de vers attendant les temps de beurre de xylophène pinceaux et vins rosés, la femme dans un châle en laine noire frangée assise là les pieds calés sur un barreau, penchée, écrivant au crayon sur une partition posée sur ses genoux, à gauche un placard du sol au plafond, incrusté dans le mur, les portes aux boutons de laiton dépareillés recouvertes d'un ancien papier peint fleuri de roses et de bleuets, un plafond blanc à poutres inégales marron foncé, une ampoule allumée, recouverte de chiures et pendue au bout d'un fil à peu près au milieu de la pièce, puis le mur de la fenêtre, avec une embrasure profonde d'un mètre cinquante, la hauteur sous plafond s'y rétrécissant, la petite fenêtre au fond, en bois marron, sous laquelle on verrait un toit à tuiles rondes en pente douce, en face de laquelle d'autres remparts ou pans de mur en pierre, un ciel immaculé balayé de mistral, puis la bibliothèque en

planches soutenues par des empilements de briques réfractaires, lesquelles seraient ultérieurement destinées à maçonner un bord de cheminée, contenant en attendant à chaque bout de planche les livres en même temps que servant de piliers, livres de poche, les Balzac et Zola lus au lycée, les Dingodossiers, les aventures du chat de Fat Freddy (qui dans des temps meilleurs seraient remplacées par celles d'un vrai chat puis par les aventures du chat du Dalaï-lama), des bougies-maison des colliers de rocaïlle des bagues enfilées sur des doigts de porcelaine des échantillons de parfum dans une corbeille en osier des bouteilles en verre soufflé une théière japonaise émaillée une théière en grès rouge une collection incomplète de boîtes gigogne en carton du khôl des enveloppes au bord bleu blanc rouge une collection de crayons gris debout dans un pot de fleur, des livres d'art jamais ouverts, une photocopie des danseuses bleues de Degas, la photo d'une fillette sur un bateau mouche accompagnée d'une grand-mère allumant une cigarette au bout d'un fume-cigarette forcément doré, toutes les deux en lunettes de soleil bras nus et robes repassées.

Dans cette pièce encore nue, il accrochera trois étagères de noyer amoureusement poncées et cirées, un cadeau pour son anniversaire, sur lesquelles elle posera ses objets précieux : une

collection de théières dont elle aime changer la disposition selon le sens esthétique du jour : par matières (grès porcelaine métal), par importance des décors (émaux rouge et craquelé de la théière japonaise), par tailles (la minuscule en fer rouge), par valeur (la superbe à bec long et fin en porcelaine blanche). Un jour de trop d'alcool il arrachera les étagères et les théières se briseront au sol, elle ramassera en silence et jettera aussi les deux théières de fer, orphelines et ne pouvant plus prétendre au bonheur des alignements, des collections, et des souvenirs.

IMPASSES

NANTERRE-PRÉFECTURE

Juillet 2014

À se souvenir d'un lieu que l'on a qualifié définitivement de sans âme, mais qui est un passage obligé vers une branche de famille, on se rend compte que pourtant, dans cet univers de béton, il y eut du mieux. Sur cette place nommée esplanade Charles de Gaulle, place de marché comportant quelques magasins, débouchent par l'escalator chaque matin quelques milliers de bureaucrates venus depuis trente ans inonder ce quartier de Nanterre-Préfecture. Comme des billes mais sans les couleurs, ils se répandent et s'éparpillent sur la place et dans les rues alentour, certains rapides car trotinant, s'enfourment dans des immeubles de verre et béton et repartent chaque soir sur des horaires plus étagés, moins pressés, silhouettes similaires, vies similaires?, laissant les habitants du quartier à domination maghrébine, à leur Franprix, leur boutique de presse papeterie loto tabac, leur banque Société Générale, leur boulangerie qui ferme les samedi dimanche et l'été, car ne travaillant que pour les employés de bureau, leur agence immobilière. Une Roumaine vend le journal des SDF *l'itinérant* en haut de l'escalator. Toujours en haut de l'escalator s'installe le jeudi un bouquiniste, hiver comme été, avec ses dix mètres de stand, ses poches ses Gallimard ses policiers, ses

bouquins d'histoire et de philo, de géo, de littérature sur la littérature et de médecines douces. Chaque journée du jeudi, emmitouflé quasiment toute l'année, il lit, tranquille.

Juillet 2024

J'hallucine : ce matin, un matin d'été très doux, j'ouvre mon application SNCF-connect, pour vérifier mon billet Aix-en-Provence Paris, je vais prendre un premier car puis un deuxième tout à l'heure, pour m'amener à Aix TGV. Le billet, ou l'application, ou la SNCF, c'est-à-dire qui ? ou quoi ? me fait passer par Marseille pour faire Aix Paris. Et donc changer de TGV à Marseille ! Pourtant j'avais fait les efforts nécessaires pour m'adapter à l'application et, j'hallucine, je m'étais laissée aller à faire confiance au bon sens d'une application.

La banque a été remplacée par un bloc massif gris foncé, aux vitres sales, nommé centre dentaire, la presse avec ses gros titres a laissé la place à la civette du parc qui fait tabac jeux vape et CBD, tenue par un Chinois, à l'intérieur de laquelle un comptoir où les gens cochent grattent et misent sans joie sur l'avenir. Pour lire les titres de journaux il faut aller au kiosque de l'esplanade de la Défense et se faufiler à travers des tours Eiffel, des foulards et des sacs, le Franprix est resté ainsi que la boulangerie toujours fermée l'été, l'allée menant au parc a été refaite de traverses de bois neuves car elles avaient brûlé lors

des émeutes de 2023, quelques palissades taguées rappellent qu'il y avait ici d'autres lieux publics on ne sait plus lesquels. Le bouquiniste brade ses Gallimard à deux euros et le reste à un euro, ésotérisme, romans, livres sur Paris, policiers, beaucoup de développement personnel, ça sent le départ. Un vendeur indien d'avocats et de bananes à l'unité s'est installé en haut de l'escalator, la Roumaine est repartie en Roumanie. L'agence immobilière a refait sa vitrine après des mois de palissades, on est à cinq minutes du stade Aréna de la Défense, dans quelques jours la circulation dans le quartier sera contrôlée : JO 2024.

PASSAGE OBLIGÉ

COMPAGNIES D'IMAGES

Fonds d'écran

Bien choisis, réfléchis, considérés comme matière influençant notre humeur, car vus approximativement par an $2 \times 365 = 730$ fois en ce qui concerne l'ordinateur et $20 \times 365 = 7300$ fois en ce qui concerne le portable. Un paysage de Camargue pour l'ordinateur avec une bande de flamants roses inséparables mais chacun occupé de lui-même : toilette, sommeil sur une patte, fouille de la vase, observation du photographe, sillonnage du marais. Un tag trouvé sous un pont du canal de la Vilette pour le téléphone portable, cœur rouge palpitant sur fond rose blanc et noir.

Bijou

Dans un boîtier rond en argent pendant au bout d'une chaîne portée par une mère, belle-mère, grand-mère, le portrait d'un enfant mort, le Parfait, l'Ange qui a rejoint les Anges et qu'on peut prier, celui dont elle rêvait, meilleur que tous les autres, récoltant 50% de son amour, le reste étant divisé en parts variables selon les jours et les gens.

Albums

Les albums photos, témoignant d'un autre temps, arrêtés brusquement vers 2004, classés par dates avec des mises en page soignées, mais finalement

avec des trous car des personnages dont la présence est trahie par une marque foncée dans la page cartonnée ont été enlevés, personnages que l'on retrouverait en consultant les albums de chacun car on n'élimine pas tous les mêmes, des absences d'albums pour certaines années tourmentées, la question de savoir si on va jeter le premier mariage ou pas, ce chemin sans issue.

Dessin de presse

Photo de dessin de presse affiché dans les toilettes, montrant la bande de Charlie secouée de rire devant la voyante leur prédisant le déferlement d'hommages, le défilé avec les gouvernants du monde entier, la prière du pape et les millions de « je suis Charlie » qui suivront leur assassinat par des terroristes. Pour se rappeler que certains n'ont pas peur.

Dossiers jaunes

Dossiers jaunes dans l'ordinateur, uniformes, les mêmes que pour les dossiers administratifs, sous lesquels des numéros d'années, que l'on ne regarde pas, de plus en plus mal classés au fur et à mesure qu'on se rapproche du présent, car trop de déferlements.

Photos messages

Photos dans les mails et les sms, malgré le souhait clairement exprimé de ne pas en recevoir sauf intérêt véritable, car je veille avec vigilance sur mon empreinte numérique. Certains ont fait une brèche, exceptionnelle au départ, puis sont passés d'une à dix photos de leurs vacances, souvent redondantes, et ils partent souvent. Je devrais me réjouir de les voir partout dans le monde, "s'amuser à grimper dans des avions avec des baskets qui clignotent", comme disait Fred Vargas,

Boîte en fer

La boîte de mon père, carrée en fer rouillé, anciennement de galettes saint Michel, contenant 114 photos en vrac : mon père à la pêche, mon père en haut d'un arbre (adulte), mon père à l'armée, mon père en pique-nique, mon père à la montagne, mon père au ski, mon père en fauteuil roulant, mon père à Lourdes, mon père en coiffeur, mon père dans une barque : 114 photos de lui.

*ÉCLAIRAGE DES PASSAGES PAR LA FORCE
DE CHARLIE ET LA COLONIE DE FLAMANTS
ROSES*

CET HOMME QUI DORT

Lever du jour, des nuages sombres s'écartent laissant passer la lumière, les fantassins par milliers, debout dans leur forêt de lances, attendent silencieusement l'ennemi sur l'immensité glacée du lac Peïpous. Les cordes de Prokofiev, sur des sons tenus graves, donnent des coups d'archets menaçants. Les soldats en armure, minuscules humains sur l'étendue de glace et de ciel, scrutent l'horizon vide tandis qu'on entend dans le lointain un murmure s'approchant : le chœur des chevaliers teutoniques. L'homme qui était en apnée à mes côtés, sa tête affaissée sur le buste, émet brusquement un reniflement sonore et redresse son torse. Quelques secondes. Puis il recommence à dodeliner, se redresser, dodeliner, s'affaisser, je m'accroche à Prokofiev, ce thème de trois notes descendant vers la destinée, la glace le ciel, les lances oscillant, le prince Alexandre à vingt ans, soudain une pétarade à mes côtés, démarrant sur une brutale aspiration nasale, poursuivie d'une cascade irrégulière d'air, de lèvres molles roulées, d'inspirations saccadées de fond de gorge bouche ouverte, entre apnée, expiration sifflante et jeux de résonateurs buccaux. Je ne vois pas son visage de dormeur, je n'ai pas envie de le voir, je ne connais pas cet individu qui m'avait déjà fait ce sketch du dormeur au film *Carmen* de Francesco Rossi.

Nous voici au concert d'Indochine, vue sur la mer depuis le haut des gradins, devant nous sur la pelouse une mer humaine de danseurs debout, joyeux, heureux, forêt de bras nus s'agitant en l'air au rythme de la grosse caisse, hurlant *Moi je veux vivre, Vivre, Vivre, Un peu plus fort*, et voilà que brusquement l'homme à mes côtés dodeline, s'affaisse, se met en apnée, à quoi rêve-t-il, déchaînement des percussions et de la basse, décibels occupant la nuit jusqu'aux étoiles, début de l'été, râle en reprenant son air, du moins je le vois, car là je ne l'entends pas. Je voudrais bien descendre danser, mais l'homme qui dort peut brusquement tomber de sa chaise en forme de coque, sans accoudoirs, et j'ai encore ce qu'il faut d'humanité pour renoncer à danser, bien que oui, je chante très fort et plus fort que tous *Moi je veux vivre, Vivre, Vivre, Un peu plus fort*, et là, il se réveille, regarde la scène embrumée de rouge de bleu et de fumée, me regarde, se redresse, croise ses bras, et lutte, car il sent peut-être le vent tourner.

NOUVELLE IMPASSE

PLACE DU BOURGUET

Sur la place du Bourguet, on pourrait dire petit bourg, mais depuis le Moyen Age un grand carrefour de foire agricole et gigantesque marché, les silhouettes s'entrecroisent, derrière elles leur sillage vierge est immédiatement habité par les bandes de pigeons tournant autour des bancs, cou et pattes en polyrythmie, les vieux se reposant qui avec un chien qui avec rien, regardant ceux qui rentrent et sortent de la mairie, du local de la police municipale, du cinéma, de la poste, de l'office du tourisme, du tabac, de la pharmacie, certains assis sous le platane de la boîte à livres, toujours les mêmes, émigrés deuxième génération, d'autres aux terrasses des bars, PMU et café du Bourguet, chacun leur clientèle selon les heures, touristique, populaire, intellectuelle, jeune, retraitée, travailleurs de retour des chantiers, motards décasqués, locaux lisant les journaux palabrant avec des bières et cafés, retenant leurs enfants et leurs chiens de courir sur la place vers d'autres enfants et d'autres chiens en liberté. A la sortie du cinéma les individus, clignant au soleil encore étourdis de ce qu'ils ont vu, lèvent les yeux vers le clocher de la cathédrale pour lire l'heure sur le cadran de pierre, se remettant dans le cours des choses en se resituant dans le cours du temps, un coup d'œil vers l'avancée de sa restauration, les échafaudages des

compagnons du Devoir et du tour de France, le toit en lauzes, les murs débarrassés des plantes parasites et rejointoyés, disant quelques mots à leurs compagnons de ciné, hésitant à casser la magie de la salle noire avec leur première parole, risquant une opinion dont l'enjeu, sauf ego surgonflé, sera surtout de ne pas se désaccorder de l'Autre, parfois tombant littéralement dans le vide-grenier, le concours de boules, le marché du jeudi, la patinoire en hiver, les grosses ampoules dorées d'un Noël définitivement restées, le soir c'est toujours Noël sur la place du Bourguet, le marché aux bouquinistes, le marchand de poisson du vendredi, le vendeur de nems fidèle depuis trente ans, l'hiver il part en vacances au Vietnam, exceptionnellement des cercles pour les enseignants assassinés, les résultats d'élection autour d'un député, les appels au don du sang, les fanfares, les rassemblements aux drapeaux CGT, les tables du secours catholique vendant des vêtements tricotés pour bébés, pas de polyphonie corse, les alignements de vieilles voitures chromées, les stands de ravitaillement pour le trail de Haute Provence et les courses de cyclistes casqués dans leur habits moulés, pas de course de tracteurs ni de course de lévriers, ça c'est au village d'à côté. Au-dessus des humains la nuée de corneilles noires, installée dans les platanes depuis des générations, cohabitant gentiment avec tourterelles et pigeons,

leur vol en bande avec slaloms, voltefaces, dérapages aériens et jeux d'ascension dans le mistral, strié de jacasseries et de fracasseries, indifférentes aux sillonneurs de la place, femmes avec leur cadi, jeunes en short et baskets marquées, bellâtres (rares) se pavanant pour eux-mêmes, déprimés regard au sol et traînant la savate, quadragénaires pressés, vieilles dames fripées promenant par deux leurs restes endimanchés, employés municipaux en gilet jaune ramassant des mégots de leur longue pince à deux branches puis poussant leur poubelle à roulettes, ou ramassant une déjection, canine cela va de soi, et dans ce cas c'est toujours le jeune qui ramasse, comme quoi dans tous les boulots il y a une forme de bizutage ou d'initiation, telle celle des profs dans les réseaux d'éducation prioritaire qui pleurent à la récré, l'employé le plus âgé roulant sa clope et regardant des pré-ados par trois dans leur portable, des papas poussant des poussettes entourés de nuées de mêmes dévorant des goûters chocolatés, faisant leur job de papa et de voisin, à 16h30, heure de la sortie des écoles, une publique une privée.

HABITAT POSSIBLE

HOMMES ASSIS, HOMMES DEBOUT

J'hallucine : l'unijambiste qui vient faire la manche au marché du lundi, est assis comme d'habitude sur le trottoir devant la boulangerie, ses deux béquilles posées à ses côtés. Il a bien du mal tous les lundis à venir à béquilles jusqu'à cet endroit. C'est un gars de l'Europe de l'Est, je ne sais plus comment je l'ai su, mais ici tout se sait. À Forcalquier, cinq mille deux cents habitants, huit mille l'été, le plus grand marché de Haute Provence, l'essentiel se transmet de bouche à oreille, même si le bulletin municipal sur papier glacé raconte les travaux de voiries passé présents et à venir, ainsi que les discours des politiques pour des bonnes causes. Un grand touriste avec lunettes noires et bermuda repassé, tenant en laisse son petit chien blanc amidonné, bien brossé, le laisse ou le fait délibérément crotter et pisser à un mètre de l'unijambiste, sur le trottoir. J'hallucine et je me déçois. Car j'ai envie d'engueuler le touriste et je ne le fais pas.

L'autre mendiant du lundi élève un couple de bâtards Pékinois lovés par tous les temps sur ses genoux, avec parfois une portée de chiots, et sans doute ces jours-là fait-il un peu plus de monnaie à cause de l'attendrissement que provoquent les bébés chez les vieux et les petits enfants. C'est un homme âgé, ami de l'unijambiste mais n'œuvrant

pas sur le même trottoir, souhaitant toujours bonne journée bonne santé à ceux qui s'arrêtent, exactement ce dont les passants ont besoin pour vivre et continuer par tous les temps : mistral, tramontane, soleil de plomb, votes du dimanche, nationaux, européens, municipaux. Il semble qu'il vienne en fourgon, ce qui ne surprend pas avec tous ces chiens. Par son sourire, son courage, sa constance, le soin qu'il prend de ses petits animaux, l'homme est une sorte de modèle. On veut qu'il dure, c'est une figure.

Il n'y a guère d'autres mendiants ici, sauf à la sortie de l'église le dimanche où il y a une place, parfois libre. Un autre personnage passe du temps, en semaine, dans la rue. Toujours assis par terre dans les meilleurs points de vue, il observe les passants les habitants les policiers municipaux les randonneurs de passage les boulistes les cinéphiles. Assis en tailleur, chaudement vêtu l'hiver, pieds nus l'été, des cheveux blancs nattés de couleurs et portant des piercings colorés, il ne fait pas la manche, il parle avec les uns et les autres, il vit dans la colline dit-on, la colline étant toutes les collines, la colline signifiant forêt de petits chênes blanc, cailloux, thym, lavandin. La colline entoure les villes jusqu'aux villages suivants.

Il y eut une figure de rue représentant la misère, une allégorie de la misère, jeune, un quasi enfant déguisé en homme mûr, avec un chapeau, des

chaussures trop grandes une vaste veste tenant avec une ceinture, un enfant qui traînait, faisant semblant de vaquer à quelque chose de pressant, marchant d'un pas vif. Il resta quelques jours dans la ville, mais aussitôt quelqu'un alla signaler à la police municipale cette détresse en ville, un mineur, mais on le connaît dit le policier, il ne va pas si mal, on ne peut rien faire pour lui. Ah bon.

Depuis que la ville accueille des réfugiés érythréens, éthiopiens, nigériens, deux musiciens jouant de la Kora viennent de temps en temps s'installer à côté du vieil homme aux chiens, enchantant le marché de sons doux, de sons étoilés, mais par quels chemins désenchantés sont-ils arrivés ?

Et la plupart vaquent debout le lundi entre ces hommes assis, faisant la queue aux nems, aux fromages de chèvre, aux olives et bombes à l'ail, aux amandes, sandales en cuir, miels, aux et basilic, cageots de fruits à confiture, tomates à coulis, huiles essentielles, bouquets de verveine, pains, boutures et plans, graines, poteries industrielles, vêtements, savons, ustensiles en bois d'olivier, tapis, pizzas, poules vivantes, poules rôties, fromages. À 11h le carillonneur carillonne du haut de la citadelle, les clochettes égrainent des mélodies populaires au-dessus du brouhaha de ville et des individus venus des villages, depuis quelques siècles, se retrouvant dans les cafés, justement pour le café du lundi.

CE CHEMIN

Dans un retour l'idée de voir ce chemin qu'elle n'a pas pris, ce qu'il aurait été si elle l'avait pris... ce qu'Elle, aurait été si elle l'avait pris. Elle fait le chemin ou le chemin la fait ? Elle est devenue une addition des lieux traversés par erreur, mauvais choix, bon choix, quel sera le résultat de l'addition sinon de toutes façons s'extraire de tout lieu ?

Le café à l'angle de la rue de Turenne avec ses tables marbrées cerclées de cuivre, disparu Cherchant des yeux les Parisiens du quartier les Italiens les provinciaux les juifs les bourgeois les étudiants les clodos C'est là qu'exceptionnellement elle avait bu un café en terrasse Dans la solennité d'un changement de cap d'un abandon imminent de la capitale pour un lieu indéterminé

...cette femme déployant une carte de France sur petite table ronde avec son noir allongé dans une tasse de porcelaine blanche, cette femme part au hasard, elle pointe son doigt les yeux fermés vers le sud-est Cette femme part à l'aveugle.

...ce qu'elle aurait été si elle avait pointé son doigt vers le nord.

La rue de Rivoli en cette tombée de la nuit est envahie de touristes compressés Les porches toujours là les petits escaliers de la rue Cloche Perce menant au perron d'une copine de lycée une

Alexandra Les colonnes Morris curieusement neuves Ce qu'elle aurait été si elle avait pris ce chemin Elle avait étalé sa carte du sud-est pour repérer où se situait Montfavet ville de l'école d'infirmière psychiatrique

... cette femme n'a pas de lien avec la psychiatrie sinon qu'elle fut élevée par des fous non diagnostiqués

...ce qu'elle aurait été si les diagnostics avaient eu lieu, arrachée pour une pension sécurisée, une famille d'accueil, un dortoir, une communauté de filles.

Cherchant des yeux les Parisiens les femmes avec leur cabas revenant des courses au Prisunic où elle achetait ses petites portions d'étudiante Les lumières du BHV l'attirant encore voir si à l'intérieur toujours les outils le bricolage mais perdue dans des rayons de parfums marques de vêtements et rouges à lèvres

...cette femme ne reconnaît pas les sorties elle cherche les colles la découpe de bois les sonnettes les serrures elle ne sait s'inscrire dans les stands du luxe elle cherche l'espace de la débrouille et des vendeurs en blouse grise Quelle chose aurait-elle été si nourrie de ces marques et cosmétiques, une chose de fiction avec des grands ongles un masque une montre connectée une chose à bouche rouge et pulpée parlant dans la rue avec son autre monde ?

Le kiosque de Saint Paul toujours là, son vert
bouteille à côté de la bouche de métro vert bouteille
Un phare dans la nuit du Marais un roc traversant
les années Les nouveaux mendiants du BHV
tellement mal en point qu'on se demande avec une
honte intérieure s'ils ne simulent pas Elle revient en
courant presque vers le kiosque oui mais n'affichant
plus Libération ni Charlie mais des tours Eiffel et
des foulards dorés Se réfugier dans les rues du
Marais cherchant rue de Turenne l'adresse du
douze mètres carrés mais ne retrouvant pas
Magasin de chaussettes de luxe en bas Errance rue
des archives qu'elle ne fréquentait pas pourquoi ?
Le mendiant pendant l'averse ni bossu ni
claudiquant comptant sa recette à l'abri d'un porche
de pierre n'ayant lui pas changé Les pavés toujours
usés les doux réverbères noyés dans les néons roses

... voilà qu'elle s'essaye à regretter ce qu'elle
n'aimait pas, la brume autour des réverbères les
files de voitures au feu rouge l'esplanade de
l'Hôtel de ville vide animée seulement des vieilles
nourrissant les pigeons et des mômes au cartable la
grande solitude dans la grande ville

...cette femme a décidé de fuir son lieu, elle fuyait
ainsi mais sans le savoir le devenir du lieu, elle serait
devenue ce que le lieu est devenu, par mimétisme,
intégration, habitude, assimilation

Kyrielles d'Asiatiques Kyrielles de trentenaires
aisés uniquement occupés de la mise en scène de soi

La rue devenue quasi piétonne l'Hôtel de ville avec
musique patinoire et projecteurs éblouissants
Perdu l'emplacement de ce restaurant décoré de
ballons multicolores où elle dînait d'amour et de
fromagée Laissé cet homme sur la route pour
chercher mieux bêtement c'est certain La question
de savoir si le chemin que l'on n'a pas pris menait à
un chemin autre Ce studio perdu dans la nuit perdu
le numéro les petits carreaux la fenêtre Était-ce au
premier étage? Le magasin bazar de vêtements de
toutes origines a disparu Oui mais ici un petit
Charles ici ne serait pas né Ici

*LE PARCOURS REJETÉ AVAIT-IL UNE
ISSUE ?*

HABITER AVEC ARBRE

1- Habiter une maison en construction, abandonnée, sans eau mais avec électricité toit porte et fenêtres, au creux d'un champ de bovins, lieu-dit nommé Crasse, à cause du brouillard.

2- Dormir dans une cabane recouverte de croûtes de pin, dalle de béton granuleux gris, enfouie dans les héliaanthus jaunes, déferlement fracassant de l'orage sur le toit de tôle. Dormir n'est pas habiter. Habiter c'est cuisiner.

3- Habiter en visionnant des jours meilleurs sans respirer, sans exister, jusqu'aux coups et blessures, et un petit matin, s'échapper pieds nus, chaussures à la main, puis marcher vite vers un autre chemin

4- Un ailleurs mieux ce serait haussmannien, pavillon mobile-home cabane dans les arbres ou yourte ou bien quoi ? Et puis quoi encore ?

5- Habiter mieux ce serait habiter seul. Habiter mieux ce serait habiter à plusieurs. Ce serait bien d'habiter mieux.

6- Acheter une grande maison de pierre pour créer LA maison de famille avec accumulations d'objets cave grenier traces des générations

anciennes friches de jardins terrasse et potager.
Revendre faute d'avoir accumulé de la famille.

7- Toutes les ruines sont des habitats potentiels.
Tous les habitats sont potentiellement des ruines.

8- Dans les rivières, nid de colverts. Tanières,
terriers, grottes, fourmilières.

9- Habiter cette petite ville, le carillonneur pendant le marché, les cloches de la cathédrale, le klaxon du car ah ! c'est le car de 16 h, les jardins les jardinets les pots de fleur sur les rebords de fenêtre, les vide-greniers, la citadelle et les chapelles, le couvent des Cordeliers, le cloître et ses concerts d'été, les gens calmes, les bouquinistes, les rassemblements, les illuminations, les manifs qui, faute d'un boulevard, font trois fois le tour de la place, le ciel à travers les platanes, le cimetière et ses cyprès taillés, la distance avec les métropoles, la distance avec la vie d'avant. Habiter tranquille : on croise les doigts disent-ils.

10- Cohabiter avec les fourmis charpentières les rats de grenier les geckos les pies et les tégénaires noires.

11- Dans une clinique, un arbre était agité par le mistral devant la fenêtre. Les feuilles se tournaient

et se retournaient : vert-tendre argenté, argenté vert-tendre, gris clair, vert-tendre, argenté. Les branches se courbaient, se redressaient, se ployaient, s'emmêlaient. J'ai pensé que je pourrais finir mes jours dans une chambre avec arbre, que ce serait réjouissant de regarder un arbre pendant les heures précédant l'Heure, encore une fois jouir d'habiter, que ce serait beaucoup, beaucoup plus facile, la dernière chambre, avec arbre.

*AVANCER SANS SAVOIR,
UN JOUR HABITER*

SALUT ÇA VA ?

Salut ça va ?... légère irritation car pas de réponse possible... salut ça va, t'es prêt ? ... salut ça va, en forme ? pas de brèche pour dire si oui ou non, ça va... salut ça va, désolé je suis en retard... même le point d'interrogation après « ça va » disparaît... salut ça va... non ça va pas ! Pourquoi tu me demandes ?... si je ne peux pas répondre... ça va pas déjà parce que je ne peux pas répondre ...Bonjour vous allez bien?... encore pire... il faut répondre : oui merci... même si l'autre en détresse, si l'autre malade, il va répondre: oui merci... ou alors : oui et vous?... et c'est le premier qui devra dire : oui merci... merci pour cette fausse question n'appelant surtout pas de réponse... merci pour ce faux intérêt que vous avez pour moi... bonjour vous allez bien ? C'est le bonjour commercial, c'est le bonjour cordial, le bonjour de celui qui veut s'intégrer...mais de toutes façons on n'a pas le temps de l'intégrer l'autre serait surpris que l'on réponde... l'autre serait dérouté que l'on réponde... il verrait déjà dans le « non ça ne va pas bien » une partie de son précieux temps personnel, qui devrait être utilisée à écouter ...Alors on pourrait dire : bonjour !... ce serait

beaucoup plus joyeux, beaucoup plus cordial... ça ne ramènerait pas l'autre à sa détresse intérieure ce serait relié au jour : bon jour! ... faisons ensemble que ce soit un bon jour... constatons que le fait d'être là, ensemble, est déjà le signe d'un bon jour... mieux que salut ça va... qui traîne, qui n'est pas une belle langue, qui fait savate...

TRAVERSÉE QUOTIDIENNE

TRAVERSÉE DE VILLE

Une ligne droite en montée, avec cinq passages piétons. En haut sur la droite, la cathédrale. La voiture blanche s'arrête deux fois pour laisser passer des piétons et ralentit les trois autres fois. Contourne la cathédrale, puis descente en ligne droite, distillerie du pastis Henri Bardouin sur la gauche, petit rond-point avec figuier, garage à droite avec trois pompes à essence, deux silos à blé.

Il y a une attention particulière au piéton
Une petite politesse qui fait du bien
Quand l'autre lève la main
Un petit signe du doigt
Un petit signe de rien
Si c'est un petit d'homme qui fait le signe
Entre humains du matin
C'est réjouissant
Comme matin

ROUTE DÉPARTEMENTALE

Zone incurvée de champs dite les Chaluts, héron solitaire surgit de la brume à droite, colline avec ferme plus loin à gauche et camions à bovins de deux étages garés en épis. Horizon de forêts basses. Héron solitaire à gauche.

La présence des hérons
C'est un lien
Sans cette présence on est perdu
On n'a pas d'accroche au matin
Le sourire ne démarre pas

PONT SUR LA DURANCE

Dégagement de l'horizon, un camion devant la voiture blanche tourne à droite sur l'entrée n°19 de l'autoroute A51 Marseille-Gap, puis pont sur la Durance, bancs de galets blancs entre lesquels circulent des branches de rivière. Nombreux embryons de peupliers.

À chaque fois pendant des semaines, elle aurait ressenti une chaleur intérieure

Cette chaleur pourrait être identifiée à un coup de foudre

Entre l'autoroute et le pont

Elle penserait recevoir de l'amour tous les jours à cet endroit

Parfois pendant des semaines, rien

Elle se saurait alors enlisée dans le manque de perception

Enlisée dans le guidon comme on dit

Et ça reviendrait, un matin à sept heures, cet amour sans nom

Au moment d'aborder le pont

CHEMIN CONTOURNANT

Musique « la chance a tourné dans ta vie tes amours du bon du mauvais côté-é, ce que tu t'étais juré-é, n'est jamais jamais arrivé » chanson ou bien parfois quatuor de Schubert qu'elle fait tourner en boucle Entrée progressive dans la ville, garage avec deux pompes à essence, petite zone industrielle cernant une maison bourgeoise ancienne et abandonnée, chemin à droite, pont à une voie sur le canal, arrêt de la voiture blanche sur la droite pour laisser le passage à une camionnette avec benne remplie de cartons, quartier pavillonnaire arboré.

Toujours cette maison
Qui a eu une histoire, une famille,
Avant d'être cernée
Par l'impermanence.
Heureusement le canal
Le petit canal tranquille,
Clair, droit,
À voie unique
Là, à franchir
Vers ce nouveau jour

MADAME X : QUAND ON VEUT

Je suis parfaite. Je ne le dis pas parce que ça ne se dit pas, j'ai de la tenue. J'ai programmé la naissance des enfants j'ai pris un mari d'une meilleure classe sociale on a construit le nombre de chambres avant de faire les enfants puis on a fait les enfants pour les mettre dans les chambres. J'ai la pelouse verte et ses fleurs rouges, faite après les enfants car il faut avoir ses enfants jeune. Sur la pelouse on a posé le barbecue mais on essaye de ne pas s'en servir car ça salit. Avec les cendres et les piétinements. Les cendres je n'aime pas. Je ne voudrais jamais voir des cendres. Le dimanche on fait du sport en famille, tout le monde court, père et fils font les triatlons. Nous les femmes, mère et fille, on fait quelques tours de stade puis on sert les boissons. Mon corps sue trop, devant des gens qui me connaissent, ça me gêne. Avoir une odeur que sentiraient les gens qui me connaissent ça me gêne. Ça donne une image de moi qui n'est pas mon vrai moi. Je ne veux pas montrer ça. Ma sueur je n'aime pas.

Je ne comprends pas pourquoi au travail les gens sont agressifs avec moi. Ils n'ont qu'à faire du sport pour passer leurs pulsions. Et pourquoi font-ils des gosses si mal lavés, malpolis, mal éduqués, incultes, parfois tout à la fois. Je m'accroche toujours avec leurs gosses. Je suis toujours au front, mais je suis

une battante. Ah ça tombe bien ! J'ai toujours des mails demandant des règlements de compte : des excuses, des notes à hausser, et pourquoi j'ai déchiré une page de cahier. Comment se débrouillent-ils pour si mal s'en sortir ? Faut savoir tirer la bonne carte et organiser sa vie. Savoir ce qu'on veut. « Quand on veut on peut », disait mon père. J'ai malgré tout une très bonne place, je souris toujours même quand les gens ne parlent pas avec moi. Je me sens modèle, même si mon corps est disproportionné, fesses en arrière seins en avant, ça maintient l'équilibre, petit et lourd. Au fond ma plastique je n'aime pas. Cette petite hauteur ne m'empêche cependant pas de gérer des grands gaillards, surtout ceux qui n'ont pas de parents présents. Le problème étant toujours la présence les parents. Les parents je n'aime pas. Je me fais parfois insulter mais ça fait partie du métier. Et puis ça fait des choses à raconter, le soir au foyer. Même si mon mari a sa chaîne de matchs et toujours quelque chose à y regarder. Alors je gère mes enfants, je ne fouille pas dans leur chambre mais les suis de très près : la douche les notes les devoirs le sport. Et chaque jour la douche les notes les devoirs le sport. Sauf le dimanche : sport. Je suis fière de leur taille, être à côté d'eux me grandit devant les gens qui me connaissent.

Bientôt mon fils aura une petite amie, je ne doute pas qu'il fera le bon choix. J'ai prévu un portique

pour les petits-enfants et j'ai gardé les jouets. Mais j'ai encore vingt ans à travailler. Je me demande parfois comment ça va se passer.

STAGE

Il dit non non ! Si tu ne connais pas ta scène, reprends ton texte ! Un peu d'âme ! Tu es censée te mettre en colère, mets-toi en colère ! Crie, donne de la voix ! Montre-moi tes cordes vocales, crache !

Elle ouvre sa bouche, montre, à défaut de ses cordes vocales, ses dents mal alignées n'importe quoi "montrer des cordes vocales", t'as pas pris de cours d'anatomie mec, se gratte la gorge, accole ses muscles rouges : "un tel concert", se reprend, " UN TEL CONCERT NE VAUT MÊME PAS LA PEINE QUE L'ON S'HABILLE, MOI J'AI REGRETTÉ D'AVOIR CHANGÉ DE CHEMISE ». *

Il écoute les bras croisés, le texte pendant au bout d'une main, lunettes en équilibre, rares cheveux ébouriffés, il juge, il fait la moue, ne sourit pas, jauge la stagiaire, se voit jauger, se voit faisant la moue, se voit arpenter la salle, s'approcher d'elle, la toiser, "NON ! Cherche ta colère nom de Dieu, t'as pas de colère, jamais personne ne t'a mise HORS DE TOI ?" Cherche dans ta mémoire. Cherche bien.

Elle cherche. Il y a cette décision fondamentale à six ans de ne JAMAIS se mettre en colère, car on trinque toujours en retour, à laquelle elle ajoute à douze ans qu'il est indigne d'un bel humain, et donc d'elle, qui travaille à la construction de sa

personnalité, de se mettre en colère. Mais quelque parole récente : J'hallucine ! Ma mère nous invite au restaurant pour son anniversaire, et me spécifie dans le SMS : « le lendemain, je resterai dans ma chambre, nous serons dix, vous m'organiserez une petite fête ». J'hallucine deux fois : je suis la seule parmi les dix à avoir reçu le SMS. Halluciner, ça me fait d'habitude prendre la vie joyeusement.

J'hallucine avec cette phrase chaque fois qu'elle me revient : « quand tu étais petite, au bout d'un an, ta nounou a voulu t'emmener en vacances pour te présenter à ses parents. Je lui ai dit oui car, au moins, il y avait quelqu'un qui t'aimait. C'est important d'être nounouté la première année. »

On essaye page quatre-vingt !

Elle a peur de postillonner, retient ses restes de frites et ses miasmes, il est trop près, il est rentré dans mon espace personnel, il faudrait qu'il mette un masque, ma colère, où, quand, avec qui ? " On essaye » ? ça signifie dernier essai ? Elle va rater son stage, encore un essai-échec pour prendre de l'assurance, MERDE ! À CAUSE DE CE TYPE À MOITIE SOURD ! Bon, page quatre-vingt : « mes parents ont commis deux crimes à mon endroit, deux crimes très graves. Ils m'ont engendré et ils m'ont opprimé, ils m'ont engendré sans me consulter et, quand ils m'ont eu engendré et précipité dans le monde ils m'ont opprimé, ILS ONT

COMMIS À MON ENDROIT LE CRIME
D'ENGENDREMENT LE CRIME D'OPPRESSION.

ET ILS M'ONT POUSSÉ DANS LE TROU NOIR DE
L'ENFANCE AVEC LA PLUS GRANDE BRUTALITÉ
PARENTALE POSSIBLE".

COLLÈGE.

Claquer la portière sur le parking, marquant ainsi la fin de la vie privée, le même claquement le soir marquant le retour de cette vie, marcher en attendant, évitant certains jours les flaques et les crottes, chargée du sac-à-main du sac de pique-nique du sac en cuir, chercher le trousseau de clés vie publique, la clé du portail, ouvrir ce portail, y lire les nouveaux tags permettant évaluer l'atmosphère du moment, ou constater qu'ils sont recouverts, ou passés au karcher, deux marches d'escalier, tirer la porte en verre, rentrer dans la salle des profs vérifier un casier vidé par l'augmentation du numérique, voir qui est là, saluer, déception si personne, ayant besoin des nouvelles, de connaître les événements pour mieux y faire face, sortir par la porte en contreplaqué, monter à l'étage par l'escalier en colimaçon, vingt-cinq ans après toujours inaccessible aux handicapés en fauteuil, les handicapés ne faisant donc pas de musique, depuis toujours et peut-être pour toujours les handicapés ne faisant pas de musique ni d'art plastique, dans ce collège, deuxième clé, deux tours de serrure, passer

entre les rangées de chaises et le coin prof, bureau clavier table avec deux ordinateurs, un rectangle bien délimité avec dans le dos tableau blanc et tableau à portées, l'espace de show de gestion de batailles de stress d'émotions de suées, poser les sacs, troisième clé pour le cagibi où mettre le sac nourriture, quatrième clé pour l'armoire blindée, allumer les appareils reliés, allumer un ordinateur allumer le clavier, premier code pour l'ordinateur, deuxième code pour le logiciel d'appel, vérifier qu'un autre logiciel pour ne pas dire un humain très pénible, je reste polie c'est une règle de base, un humain très pénible maniant sa souris comme un sceptre, n'a pas changé l'emploi du temps sans prévenir, troisième code pour les mails, surgissement d'une liste contenant à coup sûr de la douleur, souffrant déjà du message de ce parent bien connu, du mot « réunion » ou de l'injonction de « répondre par retour », sept heure trente, débarrasser le sac en cuir sur le bureau, les cours les photocopies à faire en bas avant le rush de sept heures quarante-cinq, allumant le vidéoprojecteur traversant la salle ouvrant les fenêtres car tout-à-l'heure rideaux occultant, autrefois s'asseyant au clavier plaquant trois accords soutenant quelques vocalises, aujourd'hui l'échauffement vocal relégué à cause des logiciels des mails de l'immédiateté et de l'urgence, toujours cette urgence, dévaler l'escalier, photocopier, classer dans un sens et dans

l'autre en petits paquets superposés, pousser la porte en verre, traverser la cour en accélérant, frapper à la loge, récupérer les photocopies de la veille, demander des nouvelles des événements consternants nous agressant déprimant décourageant afin de les combattre ou de s'affoler, en tous cas savoir, surtout savoir, car les mails à sept heures quinze ont fait silence sur l'essentiel, l'essentiel nous liant nous attachant les uns aux autres pour ce jour, et depuis toujours, et pour longtemps, semble-t-il.

Puis la matinée se déroulant, le premier rang dans la cour, vingt-sept adolescents et deux AESH*, (chance !), grimper les marches en sautant les deux dernières, se donnant ainsi l'illusion d'une forme persistante, alors que tout le poids derrière, de cette troupe à tirer à ranger, appeler, nommer, diriger, dynamiser, faire écouter faire chanter faire taire faire parler faire écrire faire rêver faire penser, surtout faire penser, créer de la pensée nom de Dieu, puis la deuxième heure se déroulant, même protocole, même énergie show sueur voix chantant parlant interpellant motivant répétant reprenant, regard surveillant sur les tables sous les tables les retournements les débordements les chuchotements les adhésions les agitations les

*Accompagnant des Élèves en Situation de Handicap

oppositions, manipulant les cours numériques les images les sons et les feutres weleda, jouant du clavier tournant les pages de partitions, goûtant la paresse d'appuyer sur le bouton *moins 1 demi ton*, au lieu de se concentrer comme avant sur la pénibilité de la transposition, à cause des voix muant, des voix exténuées d'être adolescent, des corps s'affaissant, baissant d'un ton, tant qu'à faire, touches, pédale, volume, rythme, puis dévalant l'escalier en colimaçon, brouhaha des gens, machine à café, repérant les infos et les triant, riant écoutant interpellant racontant, certains sont encore en plein show, sans cesse le show, la mise en scène, la voix portant exaltant traversant les groupes traversant la salle puis la sonnerie, troisième rang dans la cour, pas d'AESH, grim pant l'escalier en colimaçon, soufflant, la troupe derrière, se disant courage encore quatre heures.

Je distribue les copies, après un contrôle sur les reprises du Dies Irae dans la musique classique et la musique pop. Soudain j'entends un cri, vers le fond de la classe : Madame ! ! J'hallucine ! Je soupire intérieurement il va sans doute falloir me justifier, ou plutôt justifier la note : « La note ce n'est pas moi, c'est un barème ». Une grande échevelée, avec longs ongles collés, roses à paillettes, agite ses bras dénudés et crie encore : Madame ! J'hal-lu-cine ! Madame ! Comment j'ai fait ? J'ai 15 ! Sourire intérieur : hé oui ma belle, tu es beaucoup plus fine

qu'on te l'a malheureusement fait croire. Joie !
Transmission ! Un beau jour !

Les gosses passant, les générations passant, la joie, la détresse, le rock, la pulsion, la pulsation, vivant encore là, derrière ce clavier, une année après l'autre, évoluant, par la grâce et le poids de leur présence.

Dans la salle il y a près de la porte d'entrée une affiche maison formée de quatre feuilles A4 punaisées côte à côte avec des punaises dorées, très proches les unes des autres comme un cloutage de bronze sur fauteuil Louis XVI. Au marqueur noir est dessiné un terroriste cagoulé tenant une kalachnikov avec ses mains gantées. Il est surmonté d'un crayon ailé en vol dans le haut de la page, émettant une crotte assez grosse et plutôt liquide vu les gouttes qui rebondissent sur le crâne du cagoulé. Personne ne commente jamais, ni élèves, ni profs empruntant la salle de musique, ni inspecteur, ni principaux se succédant au collège, et à ce jour aucun terroriste ne l'a vue, cette affiche préparée à leur intention, un jour de janvier 2015.

PLATANE DE COUR

platane aux pigeons- platane décapité- neige
orage- arrêt du cours : arc-en-ciel- visages tournés
vers la rangée de fenêtres- Dehors- Être dehors-
champignons noirs- platane gravé platane attaqué-
terroriste punaisé sur son mur- intérieur nuit-
Dehors être- desquamant par lambeaux- enveloppé
de lune- ébouriffé de mistral- desséché- ballon-
araignées- arrêt de cours : mouche en vol- fourmis-
branches charpentières- cris confidences- traînées
blanches d'avions de passage- hublots- fenêtres-
baies- vitres sans tain- tronc- capricorne- nuées-
deux criquets de quinze centimètres- sirocco- arrêt
du cours : guêpe- goudron pas de végétalisation-
crachats- enlacement de racines et tuyaux d'égout-
dégoût- sous-sol de terre gravats tessons bribes de
plastique vert cadavre de chien- compression des
racines- nuée de passereaux- bavardages
fracassants- spot éblouissant réunion de nuit-
humains en crise- taiseux- amoureux- agressifs-
bornés- fatigués- bourgeons- akènes- pluie sur nuit-
papiers poussière feuilles- chape de cumulus- petit
prof immobile- canicule- bruissement soyeux de
feuillage-vacances- rentrée- vacances- rentrée-
feuilles retroussées- argentées- écureuil!- gosses-
vacances- rentrée

VACANCES ZONE B

Des chemises d'homme pendent sur un balcon aux volets bleus bord de mer ouverts, d'habitude toujours fermés le matin. Les gens dans la rue sont déformés, le vendeur de meubles avec sa tête en avant, le menuisier pourtant jeune courbé en deux avec une bosse, une vieille dame aux pieds se terminant en triangle boitant de la hanche droite en appuyant son surpoids sur une canne, et moi qui me plains de ma hanche mais vu de l'extérieur le corps n'est pas encore cassé, c'est seulement à l'intérieur. Je sais bien que je marche penchée en avant et je revois dans cette silhouette celle de ma grand-mère. Elle avait toujours envie de faire pipi et se soulageait entre les voitures garées, je crois que ça me prendra aussi. Un homme surpris par mon surgissement dans la rue cesse de jouer avec sa canne, mais je l'ai vu : il s'exerçait à la faire tourner comme font les majorettes. À 9h30 j'attends que s'ouvre le dépôt de colis, il y a du retard. Une femme repart à 9h31, un gars arrive sur un quad pétaradant comme une réunion de motards à la Bastille, il descend, du gras dépasse de son pull à droite à gauche et devant, il repart. Nous sommes trois à attendre patiemment, l'un attend des livres d'occasion, l'autre une box pour une association, le troisième une tablette. Nous convenons que seul celui de la box a légitimement du stress si le dépôt n'ouvre pas. Nous

parlons de quad : non ce n'est débridé pour le bruit, c'est fait exprès pour exister plus fort. Ah bon.

Une fillette tourne dans la cour vide du collège sur son petit vélo sans pédales. Papa regarde ! Le Papa regarde, depuis le banc gravé de noms et de cœurs où il prend du temps, leur chien à ses pieds, un vieux Labrador femelle noir. Il y a quelques crottes dans la cour qu'il fera ramasser avant la rentrée des élèves, dans une semaine exactement. Le soleil est doux, le ciel bleu vif sans aucune trace de nuage, la sève des platanes remonte, le débourrement a commencé, déjà les bourgeons sont gonflés.

Poutine a déplacé des troupes aux frontières de l'Ukraine en Russie, Biélorussie et dans les territoires qu'il occupe depuis 2014, à savoir la Crimée et les républiques populaires autoproclamées de Donetsk et de Lougansk.

L'événement du jour dans la Provence, c'est la venue proche de Macron à Marseille, pour son meeting du 5 mars, où l'on attend qu'il annonce sa candidature aux présidentielles. MACRON CHOISIT ENCORE MARSEILLE peut-on lire à la une. Aussitôt l'on pense à Mélenchon qui a sa députation à Marseille, et fait ses vidéos depuis une maison du vieux port devant se trouver tout près de la mairie,

tandis que Macron a l'habitude d'utiliser des jardins du palais du Pharo, construit par Louis-Napoléon Bonaparte pour lui-même et ses descendants. La présence de Macron si près interpelle le Principal de ce collègue, car il s'y est manifesté deux fois en peu de temps, ce qui est inespéré pour sa carrière : pour parler en visioconférence avec des élèves de troisième lors d'un cours d'histoire, pour discuter en présentiel avec eux lors du grand débat ayant eu lieu dans une ville proche. Cette deuxième affaire fut menée en grand secret, à l'insu de presque tous les enseignants, dont la colère fut très grande, tant d'avoir été tenus à l'écart que du système de ce grand débat. Parents et enfants élus furent heureux, on est toujours heureux d'être élu par les grands.

Les Français ne croient pas que la Russie peut envahir l'Ukraine, cela ne se fait plus en Europe depuis deux générations. Les Américains affirment que la Russie prépare une invasion.

La petite fille va de plus en plus vite sur son vélo vert. Elle invective la chienne qui fait semblant de dormir. Il faudra bientôt mettre les pédales. Le papa lui lance un ballon bleu pour qu'elle lâche la chienne. Elle court après le ballon et le papa shoote, pas trop fort, vers le fond de la cour. Il entreprend de faire des buts avec des branches tombées mais la petite est remontée sur son vélo et circule en faisant

des bruits de bouche, alternés avec des Papa regarde !

À 5h30 Poutine a annoncé une opération militaire spéciale en Ukraine.

Le papa balaye du regard les autres titres :
À BAKOU L'OM N'A PAS DROIT À L'ERREUR
LE CANAL DE LA BRILLANNE ATTAQUE LA DLVA
Là c'est grave mais le Principal n'est que de passage, il circule de poste en poste à la recherche du toujours meilleur, c'est le principe d'un Principal. Comment pourrait-il s'y intéresser ? L'intercommunalité Durance Luberon Verdon Agglomération a dévié le canal mais les travaux sont mal faits : il y a risque d'une rupture des berges et donc d'une rupture de l'approvisionnement en eau. Le propriétaire du canal, Jean-Guillaume d'Herbes, attaque en justice. À qui appartiennent vraiment le terrain, l'eau, le canal ?? Se peut-il que le terrain soit privé, que le canal soit privé mais entretenu par l'état, et l'eau privatisée ? Les businessmen chinois peuvent-ils acheter le canal et l'eau comme ils achètent des portions de vigne de ports d'aéroports et de laiteries ? À qui appartiennent vraiment les terrains, l'eau et les canaux ??

Les chars russes envahissent l'Ukraine par quatre fronts.

QUEL AVENIR POUR LA LAVANDE ?

Sous le mot lavande il y a des paysages, des odeurs de produit à WC, à linge, à vaporisateur d'ambiance, des parfums anciens, des parfums luxueux de Guerlain Lancôme Yves Saint Laurent. La lavande marque notre quotidien par le choix, ou le non choix, qu'on fait d'elle, dans toutes les classes sociales. Mais voilà : c'est la crise de la lavande. On cultive de la mauvaise lavande en Beauce, en Bulgarie, en Turquie, en Grèce, en Chine, que l'on vend moitié moins cher. « L'âme de la Provence », comme disait Giono, ne se vend plus. Il y a de toutes façons une baisse de l'âme en général, tout le monde en convient. Les Chinois pourtant viennent encore chercher cette âme, par centaines en car sur le plateau de Valensole chaque mois de juillet, tandis que les paysans du plateau d'Albion refusent les pesticides sur le lavandin mais le décret va passer, et pendant le covid on n'a pas nettoyé les bureaux, les produits ne se sont pas écoulés. Crise de la lavande.

Le papa se repose, lit et joue avec sa fille.

Les premiers soldats meurent, les premières mères ne savent pas.

Des troupes russes débarquent à Marioupol et Odessa.

LE PRÉSIDENT DE LA SPA MONTRE LES CROCS

Il replie son journal. Un mistral naissant siffle dans les branches nues des platanes. Les personnages de passage quittent la cour. Il est midi, les bourgeons gonflent encore. En Chine c'est la nouvelle année, l'année du tigre.

Des missiles de croisière et des missiles balistiques sont lancés sur des aérodromes, des quartiers généraux militaires et des dépôts militaires à Kiev, Kharkiv et Dnipro.

À 15h nous sommes dans notre champ. Nous l'avons fait labourer puis aplani au moyen d'un tronc traîné derrière notre voiture. Nous y avons planté notre rêve de prairie. Mais seuls des chardons ont poussé, un grand champ de chardons, très hauts, violets, roses et bleus. Poursuivant notre rêve de cabanon, en attendant il y a une petite caravane, nous décidons ce 24 février de nettoyer les chardons, afin de laisser la nature refaire ce qu'elle veut. On espère comme avant. On espère un peu d'herbe pour faire paître un cheval. Nous mettons le feu aux chardons secs, par petits morceaux de champ, et tranquillement suivons les carrés nettoyés, avec nos pelles au cas où. C'est propre, notre rêve de prairie reprend au point zéro, avec en plus un cheval.

Puis le coteau me semble très beau, j'imagine sous les acacias au printemps un petit tapis d'herbe

verte et courte, au lieu de ces longues herbes sèches. Je mets le feu au coteau. Il longe un chemin surélevé : l'ancienne voie ferrée. Notre cabanon avait un puits, où s'arrêtaient les petites locomotives à vapeur pour se ravitailler en eau, du moins dans notre rêve de locomotive. JE VOIS le feu prendre très vite, les herbes hautes s'enflamment en gerbes rouges de cinquante centimètres de haut sous les acacias, je frappe avec ma lourde pelle, je suis seule, j'appelle, un enfant accoure, je l'envoie chercher du secours, mais nous sommes en pleine campagne, son père arrive, nous tapons nous tapons, les arbres ne prennent pas, c'est l'espoir, que ça s'arrête aux herbes, que les arbres ne prennent pas. Nous sommes noirs, nous sommes brûlés, l'enfant regarde, un homme est arrivé, il nous aide, tout à coup nous ne sommes plus seuls, la détresse est partagée, notre courage augmente, nous tapons, tapons, nous avons gagné.

Au printemps, s'il y a une délicieuse herbe tendre sous les acacias, nous la regarderons avec joie, sachant que plus jamais.

Lavant les feuilles de blettes, les poireaux et l'oseille pour préparer la soupe verte. Du soir. Grandes quantités il faut que ça dure plusieurs jours. Portant l'eau de la bassine au jardin, la versant sur les choux, puis revenant couper en grands morceaux les feuilles au-dessus de la grande

gamelle. Une cuisine pénible car envie de lire, de réfléchir sur le capital : oui la machine a été faite pour soulager l'homme de son travail, mais finalement il a fallu rentabiliser cette machine, l'ouvrier d'usine a travaillé nuit et jour en faisant les trois-huit, les propriétaires des moyens de production se sont enrichis. Un bruit mat. Encore une tourterelle venue sous la mangeoire des passereaux qui s'est fracassée sur la vitre. Ça me peine, ces tourterelles, mais il faut bien nettoyer les carreaux. En fin de vacances les carreaux sont propres, plaisir des travaux domestiques à jour. Alors que cuisiner, il faut toujours recommencer. Combien de patates un cuisinier de famille a-t-il épluché dans sa vie ? Que penserait Marx de la machine informatique ? Inventée pour soulager l'homme ? Du moins c'est ainsi qu'on nous l'a vendue. Mais il a fallu en utiliser (rentabiliser ?) les possibilités donc le travail à fournir a augmenté, considérablement. Nous sommes harassés par l'informatique. Ça m'énerve ces poireaux à couper, ils sont trop verts, il y aura des fils. La tourterelle a laissé la trace de son corps et de ses ailes grandes ouvertes sur la vitre, on dirait un Magritte. Le numérique a engendré des capitalistes encore plus riches que les vieux industriels. Un désastre pour la terre et les hommes. Par ricochet.

20h : la Russie a envahi l'Ukraine. L'offensive est massive : aérienne, maritime et terrestre.

APRÈS AVOIR ÉTEINT LA LAMPE

Après avoir éteint la lampe. Couchés. Dans trois lits disposés autour de la pièce et servant de banquettes le jour. Il y a le froid sur le visage et nous sommes en pyjamas recouverts de survêtements. Aux pieds, des chaussettes tricotées main avec les restes de laine. Rêches et trop grandes, on les perd dans la nuit. La lumière des flammes glisse sur les vitres de la petite fenêtre dans le renforcement du mur. Le bouquet de fleurs séchées sur le rebord intérieur en tomettes a perdu ses couleurs¹ et sa découpe. Feuilles, bourses à graines, tiges, fleurs : un seul bloc de gris, presque noir. La flamme est irrégulière, il y a par instant une flambée illuminant la table, les livres et cahiers posés, les pots de crayons, la cruche à tisane². Tout est marron, mat. Tout est silhouette³. Au sol l'ombre ronde d'un abat-

¹ À la fin de l'été déjà, les chardons du bouquet étaient gris.

² Une poterie c'est certain, plutôt une cruche à eau, on aimait le grès, les assiettes et même les verres étaient en grès. On aimait le rustique, et le grès représentait le rustique.

³ Tout est silhouette : l'enfant saisit sans la nommer la présence d'une face insaisissable des choses révélée par

jour à franges monté sur une bonbonne à vin de dix litres, bonbonne en verre soufflé car contenant des bulles. L'abat-jour est de guingois mais de soie, soie peinte d'oiseaux en vol et de fleurs écloses, rattachées à tes tiges formant guirlandes, dans les tons orange et vert d'eau, quand reviens la lumière du jour. Les franges colorées par un bain de thé sont emmêlées, les gosses en ayant tressé les brins, car la lampe est placée près de la cheminée. Elle leur permet le soir de s'occuper au chaud car il n'y a ici rien à faire. La lumière s'accroche aux vitres, elle a un reflet d'eau. De dehors on doit voir cette lumière inégale, qui tremblote, s'impose soudain, se calme, éclaire sûrement la cour puis rien⁴. Les rôdeurs pourraient mettre leur front sur la vitre soudain on aurait un des quatre petits carreaux obscurcit par une ombre⁵. Dans les deux autres lits des formes immobiles. Seule à regarder, seule en éveil⁶, deux

la nuit. La matière n'est pas ce qu'elle a laissé croire. Les objets ont davantage de densité. Il a alors l'intuition que cette face insaisissable s'applique par élargissement au monde et aux personnes.

⁴ Ce n'était pas une cour, C'était un devant de maison de terre battue et d'herbe râpée, accessible depuis la route, sans barrière.

⁵ Alors on aurait peur. Mais on a déjà peur de ce carreau si mince laissant la nuit entrer dans la chambre salle à manger cuisine de la maison basse à hauteur d'homme.

⁶ Découvrir seule qu'on ressent différemment, qu'on pense différemment, que la fratrie n'est pas une entité, qu'on s'en détache. Découvrir seule qu'on est seul.

yeux grands ouverts captant quelque chose. Les flammes n'éclairent rien entre les poutres du plafond, des lambeaux d'ombre seulement près de la cheminée, plus loin rien. Une nuit sans fond⁷ dès qu'on s'éloigne de la cheminée. C'est-à-dire au-dessus des lits. Au sol les tomettes luisent, ayant gardé la chaleur du rouge brique même si perdu le rouge brique. La trace luisante du rouille s'accorde à la flamme. Terre cuite et feu. Les boules des chenets ont gardé leur douceur de cuivre, on les sait dorées on les voit vieil or. On dépose son regard au mur contre le lit⁸, plâtré, inégal, accrochant du clair parfois, loin de son blanc de journée. On ferme les yeux avant le noir complet. Par sécurité⁹.

⁷ Un noir infranchissable, celui de l'espace, l'espace commence au-dessus du lit.

⁸ On se tourne donc contre le mur pour s'endormir, comme chaque soir, on prend sa position de naufrage au moment où l'on va sombrer.

⁹ Le noir complet permettant, comme chacun sait, l'apparition des esprits malfaisants venant s'emparer des êtres faibles, comme le pensaient les parents. (Malheureusement pour les enfants, insomniaques par sécurité)

NOIRS, NUITS

Le noir dans Belfast, ignorant qu'il s'y déroulait une guerre et déroutés par la vision d'un char, récupérés par des militants nerveux, nous emmenant dans un appartement de tracts d'affiches roulées de taiseux de sacs de couchage et d'armes à feu. Le noir de Dublin, largués par une voiture sur une colline surplombant la ville, laquelle étale sa brume et sa pollution dans des éclairages orange sombre, franchissant un pont sur un boulevard de faubourg, assaillis par une bande d'enfants mendiant en guenilles, récupérés dans un pub par des musiciens vivant en campagne, dans une maison ouverte à toutes choses et à tous vents. Le noir de cette maison en construction sur la dalle de laquelle nous dormons chacun à tour de rôle, à cause d'un rôdeur nous suivant depuis des kilomètres, croisé sur les routes et dans les villes tout le long de cette côte déchiquetée, et voulant acheter la fille. Le noir dans les bois, à se cogner dans les branches, parce que dans les rassemblements c'est plus sûr de s'éloigner la nuit, d'ailleurs il est conseillé par haut-parleur aux femmes de ne pas rester seules, découvrir au matin les creux de racines qui nous ont accueillis et meurtris. Le noir dans des lits de parents éloignés, à montant de bois de chêne et édredons lourds, couleurs framboise passée, sous un crucifix qui vous regarde entre deux branches de buis. Noir dans un

lit de flic, derrière le commissariat de Vendôme, invités par le fils à une petite soirée, ses parents absents, rentrés dans l'enceinte en escaladant un grillage, chute et poignet cassé, souffrance toute la nuit dans le haut lit du flic. Nuit d'hiver sans adresse, frappé à un local de militants chrétiens non-violents à Orléans, dormi avec une bouteille de rhum blanc. Noir à Éguilles, largués sur une bretelle d'autoroute dans les effluves de thym et de sarriette, plein hiver, pénétré dans une maison vidée, dormi sur le carrelage, au matin le garçon ouvre un placard où il reste les cueillettes à tisanes de sa mère. Nuit d'hiver calme, porte de la chambre ouverte pour profiter de la chaleur du poêle, soudain un fracas sur le toit, bruit de tuiles déplacées, pas lourds au grenier, debout derrière la fenêtre sans respirer, pieds nus dans le froid à attendre une agression inévitable, aller de fenêtre en fenêtre sans respirer, mais tous les volets sont fermés, rien à voir dehors, la maison- prison , peur de téléphoner ce qui signifierait une présence, le temps d'un quart d'heure, d'une demi-heure, toujours pas d'agresseur.

ANIMAUX, HUMAINS

le gentil garagiste derrière son bureau d'accueil hurlant au téléphone « vas te faire baiser, connasse » et son sourire habituel, après

retenant un jeune chien noir et blanc par le collier, près d'une petite écluse du Berry, herbe rase bien verte, maison à crépi blanc, canal désert

la photo en noir et blanc de Rose, debout devant un rosier grimpant, sur la table de chevet d'une nouvelle sœur, orpheline

dans une soupenette en haut d'un escalier en colimaçon, deux junkies l'un couché, l'autre assise demandant qu'on aille lui chercher du coca, répétant plusieurs fois le mot *coca*. Quelqu'un montre du doigt la porte basse de la soupenette d'à côté il y avait *Laura, elle a glissé*

le rapace s'éloignant dans le ciel toujours plus haut, jusqu'à ce que l'œil de l'humain couché sur l'herbe d'un jardin ne puisse plus le percevoir

devant chez ses parents, Laure à vingt ans, lèvres rouge vif, veste courte en fourrure blanche, un quadragénaire derrière elle prêt à monter, nos regards croisés, sa tête détournée

le magasin de vêtements rue des Carmes, avec son comptoir de verre et son enseigne *Elle et Lui*, lui costard et moustache taillée, elle en vert-cacadois et bijoux dorés

la chatte assise et toilettée, sa queue entourant ses pattes de devant, attendant le retour d'un humain sur le pilier du jardin, chaque jour vers 17 h pendant vingt ans

un homme dans la quarantaine portant un couffin avec bébé, descendant l'escalier de la maternité à toute vitesse

ce type bedonnant courtisant ma mère et commentant mon retour du collège avec un bouquet de marguerites : « si elle offre des fleurs c'est qu'elle a quelque chose à se reprocher ». Je revenais du cimetière du Père Lachaise où j'avais traîné sur les traces de Morrison. On ne l'a pas pris, ce type

le splash de cette superbe grenouille vert pomme découverte en soulevant la souche, quand on a reposé la souche, pourtant délicatement

un soir d'avril et de pénombre, marchant pour sortir de ce lotissement-labyrinthe, route mal goudronnée, usée, trouée, tas de pierres au pied des

murs en pierre sèche se délitant à chaque orage, barrières et haies des maisons récentes, clôtures de jardins en plastique, en fer, en bois, tenant dans la main droite une bouteille et de l'autre un sac de salé, tournant à droite en face d'une impasse, rue Louis Blériot, seulement des noms d'aviateurs ici tandis que d'autres ont des noms de fleurs, quand soudain un grognement funeste se fit entendre dans la nuit. Plusieurs grognements graves et funestes dans le noir. Je ralentis, posai chaque pied sur le sol en annulant tout bruit de pas, automatiquement en réaction de proie, (mais pourquoi moi toujours proie et pas prédateur à la fin ?) retins ma respiration. Je m'enfilai doucement pour voir dans la rue Georges Guynemer, car il faut voir avant de fuir, avec la bouteille à la main, voir ce rôdeur ou bien quoi ? JE VIS alors cinq ÉNORMES silhouettes de sangliers, une plus grosse que les autres, en train de fouiller de leur groin dans le bas-côté, en reniflant soufflant (s'exprimant ?) Je fis alors une volte-face rapide, efficace, et me mis à courir dès que tourné le coin de la rue. Je pris alors ma voiture pour faire les deux cents mètres me séparant de l'apéro, mon éco-anxiété dans le rouge, bataillant avec ma peur, mais quoi faire ? Les sangliers étaient partis, ils avaient dû fuir ma personne, canalisés par les barrières de chaque côté, jusqu'à la route départementale.

À la fin de l'hiver, la laie avait mis au monde cinq marcassins dans un champ vierge du lotissement, champ appartenant à un chasseur, lequel habitait l'hiver ailleurs, et ceux qui le savaient se sont tus. Ici, selon les sujets, il y a les chasseurs, les taiseux et les autres.

Nous, donc. Vous. La grenouille verte, les junkies des soupentes, les plantes parasites de la cathédrale, les avions emportant dans les îles des vieilles chairs à baigner dans de l'eau bleue, et ceux qui vont ravitailler les soldats aux creux des longues guerres de tranchées. L'éphémère vit deux jours sur le plafond, immobile, ses cerques pointés derrière elle en attente de reproduction, tandis que d'aucuns sillonnent Jérusalem à la recherche de traces et que madame fait défaire et refait son testament sur son lit médicalisé.

LAURE

Sur la photo de classe tu as l'air d'une chipie, les pieds non pas alignés comme les autres pieds devant les chaises, mais sur la pointe, prêts à bondir. Tu as la tête penchée, tu fais la moue du bout des lèvres, les photos de classe en quatrième tu t'en foutais. Tu portes une chemise d'homme à carreaux, tes cheveux blonds très fins sont en désordre, tu ne te peignais pas, tu te ronges les ongles des pieds, tu fumais des gauloises. « Normal m'a dit ma mère, à l'époque on fumait des gauloises, dans les boutiques dans le métro en cours au travail dans les cafés, et quand un gosse piquait dans le paquet, on ne disait rien. Tout le monde fumait des gauloises et les soldats recevaient leur paquet par jour au service militaire. » Dommage pour le non-fumeur mais il fallait s'y mettre. Comme nous à 13 ans.

A vingt ans quand je t'ai croisée rue Gaston Imbert devant chez tes parents, tu avais la même silhouette avec les pieds en dedans et les cheveux mal peignés SAUF ce rouge à lèvres rouge vif et cette veste courte en fourrure blanche qui soulignait ta taille. Pourtant tu haïssais les jupes le maquillage les parfums et toutes ces images de la féminité. Quelque chose d'anormal t'était arrivé. Tu n'étais pas devenue celle que tu étais, « deviens ce que tu es »

était pourtant écrit sur ton sac et ta trousse à douze ans, mais tu étais devenue une autre.

Je venais de m'arrêter devant la boulangerie. Dans la vitrine encadrée de mosaïques vertes servant de fond à des pains rouge et or et des épis rouge et or en tous petits carrés agencés depuis un siècle, le boulanger avait élaboré des échafaudages de miches collées les unes aux autres, de baguettes en épis, de flûtes, de pains viennois debout servant de piliers à des rangées de petites brioches rondes mais sans pépites, le tout imitant une grande porte avec arche, brillante et passée au jaune d'œuf, une arche de paix car il y avait des pigeons en sucre blanc évoquant des colombes, ou une porte de ville car là on entre dans le onzième arrondissement, de l'autre côté du boulevard déjà le Marais. Le tout planté de vrais épis de seigle avec leur barbe longue et grise, piqués au hasard sur le haut de l'arche, comme sur la tête d'un personnage émergé du sommeil, lui donnant des allures de feu d'artifice, d'abondance, de moissons, de poussière sous la batteuse et de mois d'août, sauf que tu surgis à ce moment-là, serrée dans ta petite fourrure blanche.

Comment fait-on pour devenir une Autre ? Comment fait-on ou comment nous fait-on, dévier ? Comment une adolescente devient-elle une pute dans une famille bourgeoise, à deux pas de la place des Vosges ? Dans les combats politiques tu menais

tout le lycée, tu faisais imprimer des tracts au local de la ligue communiste alors que tes parents étaient militants bien installés au parti socialiste. Tu avais quatorze ans. On s'attendait à une vie intellectuelle dense. Après je te perds. Tu dérives dans des expériences sexuelles à plusieurs, des drogues de plus en plus dures, quelqu'un a dû te repérer. Quelqu'un a dû en profiter. Ni Marx ni Trotski ne t'ont sauvée.

Dans cette rue Gaston Imbert, avec ce quadragénaire qui te suivait, tes petits yeux noirs ont croisé mes yeux gris. Nous nous sommes reconnues, le regard était trop loin pour que je le saisisse, prise par la sidération de ce rouge à lèvres si vif, prise par les six années de distance, et par immédiatement ce que j'ai vu : tu travaillais. Tu ne pouvais être dérangée par ma rencontre. Ce regard que tu as détourné disait que nos mondes étaient séparés, à distance définitivement infranchissable : tu étais à trente mètres. Tu ne pouvais t'attarder à me regarder, tu glissais vers l'autre rive et sans doute le savais-tu.

Mais tu me regardes toujours.

Et je ne sais pas quoi faire de ton regard.

LE CARNET DE CAEN

Elle a trente-cinq ans, à Caen. Elle regarde avec les voisins une escadrille de beaux bombardiers américains tout blancs. Subitement un terrible sifflement dans un épouvantable fracas : un chapelet de bombes est tombé autour d'eux, ils sont criblés de terre, de pierres et d'éclats.

Elle a cinquante-cinq ans., elle regarde un défilé de chars depuis les gradins, elle porte son grand chapeau blanc, ses gants blancs ses bras nus, son mari la photographie. Elle rit. C'est carnaval.

Elle tape ces mots sur son clavier, au dehors on vote, 30 juin 2024, les médias ont annoncé l'extrême droite au pouvoir ce soir. Elle relit le carnet de Caen (1)¹⁰ d'où surgit le mot « Vichy ».

Elle a vingt et un ans : elle se marie religieusement dans l'église gothique Saint Paternne d'Orléans avec un homme qui prendra soin d'elle la protégera la nourrira, elle tient dans ses mains durant toute la cérémonie un bouquet de lys blancs, elle ne sourit pas, elle sera enceinte du premier au mois de janvier.

¹⁰ Le journal du grand-père, dont le premier jour s'intitule : 18 juin 1944 : premier jour du débarquement

Elle a quarante ans. Elle annonce, depuis la fin de la guerre, la naissance d'un petit Charles, prénom-hommage au grand Charles, mais le petit Charles décidément ne vient pas. Chacun attend ce petit Charles impatiemment.

Le 30 juin 1944, treizième jour du débarquement, il y a quatre-vingts ans : l'ordre d'évacuation de la ville est donné depuis la veille par le préfet, paraît-il, sur une « invitation » allemande. Elle lit dans le carnet que « le préfet veut sûrement fuir lui-même devant les Anglais, étant préfet de Vichy ». Les Caennais dans les sous-sols « attendent donc des contre-ordres avant de suivre les ordres ».

Elle a trente-cinq ans, au sous-sol de la pouponnière de l'hôpital de Caen il s'écoule parfois cinq minutes sans coup de canon ni ronflement d'avion. On ne parle plus d'évacuation. Elle ne sort jamais de l'abri numéro quatre, son mari¹¹ s'occupe

¹¹ Que fait-il à Caen alors qu'il est en âge de combattre ? Hypothèses : il a déserté pour s'occuper de sa famille ou par refus de combattre et se cache, il est exempté sur un faux papier, il détient un secret qui le protège. La famille dit être sûre qu'il n'a pas collaboré avec Vichy. La famille en question était là sous forme de petits enfants qui chantaient « Maréchal nous voilà » à l'école. La famille a besoin de cet ancêtre solide.

des enfants ainsi que du ravitaillement en eau et viande, des quartiers des vaches auxquelles il donne à boire, elle a toujours peur. Seront -ils anglais demain ? C'est possible et vraiment souhaitable, dit-il.

Elle se demande si un jour elle aura à « attendre des contre-ordres avant de suivre les ordres », alors qu'il s'agirait de la survie des siens, de ses voisins, de ceux qui seront là ce jour J. et qu'elle n'aurait pas d'information Chaque jour est potentiellement un jour J.

Elle a trente ans : elle fait de la barque en noir et blanc sur la Loire, ses deux jeunes enfants endimanchés à ses côtés. Elle ne rame pas, elle a ses gants blancs, ses bras nus, ses bas de soie et son petit chapeau penché.

Elle a quatre-vingt-un ans, elle est dans son caveau depuis dix ans, qui n'est pas à Caen, ils avaient quitté leur ruine: il y a désormais des petits Charles à chaque génération. Elle ne connaît pas les petits Charles.

Elle est triste que cette grand-mère ne connaisse pas les petits Charles, les yeux brouillés, les veines gonflées à cause des trente-cinq degrés dehors, elle continue à écrire sur le clavier.

Elle a cinquante- sept ans, elle est veuve et fait une cure, mais pas à Vichy. Elle rencontre sous les jets d'eau chaude un grand et gros Corse jovial.

Elle a trente-cinq ans et la famille Laby, voisine dans sa rue, sept enfants ainsi que le père et la mère, a été décimée. Elle ne sait si c'est par des obus allemands qui tombent isolément un peu partout sur la ville, ou si c'est par le bombardement de harcèlement américain, très dangereux car impossible à prévoir et donc à éviter. Son mari, qui sort chaque jour sous les bombes, lui apprend que leur maison n'existe plus. La chienne est revenue les rejoindre au sous-sol de l'hôpital, n'ayant pas retrouvé la maison, ni ses chiots¹².

Elle se demande où ça se clôt exactement, cette guerre, pour ses personnages, à la fin des bombardements ? À la fin de l'exode qui suivit ? Au retour d'un habitat dans un nouveau lieu ? Et quand ça commence exactement. ? Quand on comprend que cela va arriver ? Ou quand on est atteint par un obus

¹² La question de ce que l'on fait vivre aux animaux que l'on a domestiqués la tarabuste. Périodiquement profondément affligée à cause de ce que les hommes ont fait subir aux chevaux durant toutes les batailles de tous les temps. Un homme seul peut-il demander pardon aux chevaux ?

*une perte d'enfant une destruction de maison un
exil? Le carnet de Caen se termine par
« cinquantième jour du débarquement »*

Quarante-neuvième jour du débarquement, 24 juillet : elle récupère des objets dans les ruines de sa maison : le piano a été emporté par les Anglais, disent des voisins. Il y a des choses incroyables : le buffet est pulvérisé et beaucoup de vaisselle, qui y était contenue, est demeurée intacte.

*L'extrême droite a reçu une claque ce soir du 30
juin 2024.*

SARA LA NOIRE

Sous les piliers de pierre et les dalles usées de Notre-Dame-de-la-Mer, église à clocher de cinq niches et cinq cloches découpées dans le ciel bleu au-dessus d'une ville basse, sur fond immaculé de Méditerranée, l'escalier étroit aux marches creusées par des pieds de pèlerins innombrables descend vers la crypte, laquelle crypte est saturée de chaleur, saturée de cierges hauts dégoulinants de cire et plantés dans des pics en fer forgé, saturé de bougies allumées dans leur pot de plastique rouge, de cadres de chrétiens des temps anciens et contemporains, d'ex-voto de papier jetés dans une urne transparente, de fleurs sales en plastique rose, la crypte saturée de la présence de Sara la Sainte

noire dont la tête au diadème d'argent touche le plafond, Sara couverte de manteaux de voiles et de colliers, surplombant le touriste le pèlerin et celui qui s'est endetté d'une promesse de retour après un vœu exaucé, Sara sur un socle masqué, lui-même sur un sol dallé,

sous-lequel une autre crypte voûtée, sol en terre-battue, débris de culte dans des caisses de voyage en planches estampillées de chiffres peints en noir, une tête de Christ, un branche de croix avec un bras et une main trouée, des cadres, des toiles mal roulées d'où surgissent sous la lampe des moustaches des perruques et des mitres, des pupitres en vrac des bancs de chêne avec dossiers un bénitier de marbre en trois morceaux, des missels mangés par les rats émergeant d'un passage bas,

sous lequel un caveau avec une momie noircie par le passage du temps sur la mort, mais aussi des tuyaux de plomb enveloppés de toiles pendantes, ou frusques de mendiants morts de froid sur le seuil, des fils gainés par endroits sous des plaques de fer à trous, des rigoles dans la pierre contenant des croûtes de marais vaguement luisantes, des pavés taillés en tas, tout neufs et prêts à servir, des amoncellements de planches, porte-manteaux, lessiveuses à manivelles, échelles sans barreaux, tabourets de traite, bacs de lavoir, squelette de chat, réjection de chouette, poussière grise et terre

brune, pelle taillée dans le bois, chiffres romains dans le marbre,

à deux pas au même niveau mais sous la mer, des naufrages, des algues muettes, des sables non foulés, des empreintes effacées, des bancs de maquereaux, des sardines en filets, des grouillements d'anchois, du gas-oil arc-en-ciel, des blocs noirs de goudron et gravier, des pans de béton armé entassés, une fille assassinée, des araignées de mer orange, des crabes gris, des girelles vertes, des espadons, des rascasses évoluant silencieusement sous des plastiques blancs, plastiques de bouteilles de sacs de cosmétiques de barquettes de maquereaux, de sardines en filets.

Ça l'aurait pris vers seize ans, cette femme, du moins la trace la plus ancienne daterait de ses seize ans, ça l'aurait pris comme de fuguer ou de faire du violoncelle, le besoin d'avoir un enfant. Il ne s'agirait pas d'envie mais de besoin viscéral, car d'emblée, ce qui s'aggraverait jusqu'à l'inéluctable mur des quarante-deux ans, d'emblée l'unique alternative au fait d'avoir un enfant serait le suicide. Dès ses seize ans, elle aurait demandé à l'homme du moment, un mineur émancipé occupé de survivre dans le monde des adultes, du gagne-pain, des femmes, de la drogue, un mineur devenu adulte par décision d'un juge, après le décès de sa mère et le remariage de son père, largué sur les routes de France et

d'Europe, mais beau, mais débrouillard et vigoureux comme on disait autrefois, de faire cet enfant par amour et pour conjurer la mort. En effet pour elle il s'agirait de survie, avoir cet enfant étant la seule garantie qu'elle aurait un attachement à vivre, attachement qu'elle devrait créer de toutes pièces, faute d'attachement naturel familial, territorial ou spirituel. La mort passerait souvent très près, car elle la tiendrait longtemps à portée de main, facile à saisir, mais elle attendrait jusqu'à quarante-deux ans, ce serait très long, avant de mettre à exécution son projet de mort si celui de vie n'avait pas eu lieu. Il y aurait des rencontres, mauvaises, bonnes, ou non quantifiable en ce qui concerne la chance mais ayant une renommée, comme aujourd'hui celle de Sara.

Dans la descente des escaliers, sur le pilier de pierre formé par la superposition des marches du colimaçon, il y a des graffitis creusés au couteau. La technique du couteau dans la pierre est d'ordinaire réservée au temps long, c'est-à-dire à la prison, au bagne, à l'exil, à la déportation, mais ici quelqu'un a pris son temps, ni sorti les craies ni sorti le crayon, mais sorti le couteau d'une poche ou d'une ceinture, on sait que parmi les visiteurs de Sara, bien que plutôt féminins, quelques hommes avec armes blanches sensées rallonger leur espérance de vie viennent demander la guérison d'une mère ou celle

d'un fils. Dans la pierre il y a sept traits ourlés de nœuds tous les deux ou trois centimètres, imitant du fil de fer barbelé ou une couronne d'épines dépliée, on se réjouit d'une énigme mais soudain celui qui regarde sait ne pas détenir le code pour déchiffrer le graffiti et préfère ne pas trop ralentir à cet endroit.

Plus on descend cet escalier plus on entend ses propres pas, dont l'intensité est proportionnelle à son propre poids, ainsi que celui de ceux qui vous suivent, respiration sifflante de la quatrième personne derrière liée au son mat de ses baskets s'écrasant sur chaque marche, sautellement d'un gosse à deux pieds sur chaque marche sa mère le retenant par le poignet chuchotant un reproche, un chuchotement retenu car nous arrivons dans la crypte, le respect de la statue de Sara la noire s'impose, liée au mystère non pas de sa possible incarnation dans des temps immémoriaux, (elle serait venue de la mer à coup de flocs des rames le long de la barque, elle aurait buté contre le sable de la plage, en soulevant d'un coup énergique les tissus lourds d'eau de ses jupons, elle aurait sauté sur le sable et l'absence de son aurait révélé sa nature immatérielle car un humain qui saute a du son), non, le respect de la statue de Sara la noire s'impose car nous sommes sous terre. Sous terre, on fait d'emblée moins de bruit que sur terre, car nous ne

sommes pas chez nous, mais plutôt chez les morts, et la vigilance s'impose en même temps que le respect des croyants immobiles devant les cierges, qui éteignant son portable avec un gloups d'avalément, qui chuchotant penché vers sa voisine des mots de païen, quelques hoquets de rire retenu, l'autre à voix haute « quoi ? », chhhhhhuut, le gosse faisant claquer les godets rouges des bougies fondues, cherchant à remplacer les vieux par des neufs, la mère lui arrachant un neuf qui tombe sur la dalle, sortant sa monnaie pour le payer et donc calmer le gosse, zippant, brassant les pièces au fond d'un porte- monnaie noir à fermeture éclair, zippant, le père brassant dans sa poche la monnaie mélangée à un trousseau de clé, sortant le tout, faisant chuter un euro, le gosse à quatre pattes rampant sous les tables à cierges, récupérant la pièce « je l'ai ! » chhhhhhuut, les chrétiens se signant puis reniflant, l'un éternuant en se retenant, poussière vieille poussière, l'autre s'épongeant le front avec un mouchoir sorti de sa pochette en plastique, une femme à genoux se relevant dans un claquement suspect de hanche, accompagné d'un souffle laborieux, certains remontant les escaliers et commençant à parler dès la troisième marche, tousser, se racler la gorge, sortir une bouteille d'eau en plastique si mince qu'elle émet un son de froissement.

Une ado est restée dans la crypte claquant son chewing-gum bouche ouverte à grands coups de mâchoire, elle sort son portable et photographie la sainte de très près, clic, ses épaisseurs de robes et manteaux, clic, les cierges blancs, clic, les bougies rouges, clic, puis elle disparaît en courant dans l'escalier. Je suis seule. Le bruit du silence est un bruit blanc. Les milliers de flammes ne crépitent pas, pourtant elles créent une respiration, une transpiration sourde de crypte, la densité de la chaleur et le regard de Sara oppressent mes tympanes, je suis sourde et j'entends le bruit de la foi ou celui de mes erreurs ou celui de mon cœur.

REGARDE, ÇA VIT

Si seule quand l'autre m'empêche de percevoir. Quand ça demande de regarder l'ébouriffement de la colline sous le vent d'Est, quand ça demande de capter la respiration de forêt car il a plu : après le poids du sable rouge du sirocco, après chaque feuille lestée de quelques grammes de désert, essoufflée de sécheresse, roulée sur elle-même dans un réflexe de survie, les arbres brillent, chaque feuille lavée, parée d'orage. Et l'Autre veut que je voyage. Alors que ça demande de vérifier et de faire : oui les colonnes de fourmis charpentières, tête rouge et corps noir, ont trouvé une nouvelle autoroute jusqu'aux poutres sous toit : la vigne ! Oui les rats cet hiver ont mangé les appâts, il faut découper des triangles de grillage en plusieurs épaisseurs, puis boucher avec cet enchevêtrement de fer toutes les entrées sous tuiles rondes, côté sud, côté nord, et même sous le toit du bûcher. Oui les tomates s'affalent sur la terre, écrasées de pluie et faute de tuteurs. Oui le jardin se déploie comme ça vient, les ronces pointent encore cachées dans la haie, le grateron colonise, tranquille, les iris les érables l'oseille la roquette et les fraises. Seule avec mes yeux. Mes yeux sont seuls. L'Autre m'assaille. Tu devrais. Alors que le printemps par chaque pore. Alors que la fauvette à tête noire en pleine improvisation de trilles, un concerto pour clavecin

là, tandis que porte ouverte je fais la vaisselle, sans claquer les assiettes, sans faire gicler l'eau, sans gratter les gamelles, la fauvette se déploie. Alors que le printemps par bouffées. L'Autre dit, ailleurs, tu devrais aller ailleurs ! Oui oui, en ville sous les mûriers bien taillés pour l'ombre, déguster un café regarder les gosses sauter, ceux d'ici palabrer, les touristes hésiter, plus loin les tracteurs les quatre- quatre les voitures sans permis les camions de cailloux les bennes le car de 16 heures les grosses cylindrées les vélos pas de trottinette ici , chacun vaquant à sa conduite, chacun vaquant à ses choses, mais l'Autre veut se coller au café le plus bruyant le plus pollué, en ras de route, l'Autre n'entend pas, je suis seule avec le son, je suis seule avec le CO2, je suis seule avec ma peau, avec les calades glissantes et là le goudron, les plantes parasites sur les lauzes, les cloches et l'ouverture du cinéma, oui oui les randonnées les musées l'avion les îles bien sûr, je suis seule, seule, en détresse de ne pouvoir transmettre tout ce que je vois là, cette totalité, cet infini, épuisée de le redire : ici, c'est plein, ici ça vit aussi ! Regarde mais regarde ! Ça vit ici !

ICI, AILLEURS

Alors comme ça elle l'a encore harcelée mais elle ne s'en rend pas compte, ce n'est pas de sa faute, quand même l'autre ne sort pas, faut bien que quelqu'un lui dise

Servant le café dans la véranda, regarde l'ébouriffement de la colline sous ce vent d'Est

Il a plu des cordes, et ce sirocco c'est l'enfer tout est rouge

Chaque feuille alourdie, salie de sable du désert, après avoir été essoufflée de sécheresse durant des semaines, mais encore un orage à venir la colline le dit, regarde c'est agité, c'est le monde !

Coupez.

Tu devrais voyager. Tu ne sors pas de cet endroit ça te ferait du bien de voyager. Moi je

Quel bien, c'est quoi du bien ? Évidemment le bien on ne peut dire, pour moi le bien c'est la joie de ma petite empreinte carbone et encore on peut toujours faire mieux, et je puis dois surveiller les itinéraires des fourmis charpentières

Et l'Autre remuant sa cuillère dit laisse tomber les fourmis, mais pourquoi tu continues à voir ta mère, tu devrais te remettre avec quelqu'un, alors celui-là tu te rappelles ? il te plaisait bien n'est-ce-pas ? secoue son bracelet sur ses bras hydratés fière de son corps à son âge, tu devrais

Tête rouge et corps noir, les charpentières, elles ont trouvé cette nuit une nouvelle autoroute jusqu'aux poutres sous toit : la branche de vigne ! Je suis ici moi, je n'ai pas le besoin de m'étourdir dans l'ailleurs, j'entretiens ma charpente

Elle entretient sa charpente

Coupez !

Alors comme ça elle ne la supporte plus mais casser une amitié de longue date ça se réfléchit elle devrait faire attention à n'être pas davantage seule encore, alors comme ça l'Autre croit qu'elles ont un rapport fusionnel a-t-elle dit, alors qu'elle, hésite à casser cette amitié qui repose sur un vieux socle

Un vieux socle

Toujours dans l'ailleurs et l'autrement : mais je ne peux pas !

Dans l'ailleurs et l'autrement elle dit qu'elle ne peut pas C'est comme ça qu'on vieillit, dans l'ici et maintenant on vieillit, elle finira assise en brochette sur le banc du carrefour avec les vieux du coin

Comment tu fais, tu continues à voir ta mère après tout ce qu'elle t'a fait, aspirant le café à petit bruit pour le rafraîchir comme ferait un Japonais pour les nouilles, tout ce qu'elle t'a dit c'est pas normal, tu devrais, le fils de ma voisine il a coupé avec sa tante qui

C'est la question de la maison, les rats cet hiver ont mangé les appâts, il faut découper des triangles

de grillage à poule en deux épaisseurs, puis boucher avec cet enchevêtrement de fer toutes les entrées sous les rangées de tuiles, sous tous les pans de toiture Et puis regarde les tomates s'affalent sur la terre, alourdis de pluie il faut les attacher au tuteur avec des brins de ficelle.

Trop d'argent dans cette maison, elle dit après qu'elle n'a rien, un billet d'avion pas cher pourtant pour les Baléares ou les Canaries elle devrait, ça lui ferait du bien

Quoi ! Nager dans l'eau bleue trouver un coin où il n'y a personne des milliers de litres de kérosène pour trouver la plage où il n'y a personne, et puis photographe, SE photographe ! Mon empreinte numérique ! Et puis quoi du poisson frais pêché, ? le sable plus clair qu'on ramène dans une bouteille pour le salon et qui finira dans une poubelle ? et puis quoi on fait plus l'amour sur la plage à nos âges
Coupez.

Regarde le jardin se déploie comme ça vient, les ronces pointent encore cachées dans la haie, le grateron colonise les iris les érables l'oseille la roquette et les fraises. Il me faut prendre soin ici de l'ici, à tout instant l'ici a besoin de soin

Le film de, la série de, et la nouvelle application qui me permet de voir exactement où j'étais l'année dernière à cette heure-ci, et le restau de, et la page

de partition qui se tourne quand tu hausses les sourcils, et et et

Il faut arracher le grateron sinon plus d'oseille.

Coupez !

Le printemps par chaque pore tu reprends du café ? Après on va marcher autour du champ ?

Marcher autour du champ ? C'est toujours le même champ !

Toujours le même ciel toujours la même mère même en changeant de champ ça ne me changerait pas de mère

Un autre café en ville alors ?

Oui d'accord en ville sous les mûriers bien taillés pour l'ombre, déguster un café regarder les gosses jouer, ceux d'ici se prélasser, les touristes hésiter, sur la rue principale les tracteurs les quatre-quatre les voitures sans permis les camion-bétonnières les camions à benne le car de 16 heures les SUV en pagaille les vélos pas de trottinette ici, chacun vaquant à sa conduite, chacun vaquant à sa besogne, c'est le monde

Chacun sa besogne

Alors comme ça elle a essayé de la faire changer de café ? Au café du cours ! les habitués les poivrots les poivrottes, ceux à qui on a retiré le permis et n'ont même plus leur mobylette, les petits blancs du matin au mieux le noir de 8h pour se secouer les

puces et partir travailler, tandis que le colon prépare son cancer et le foie sa cirrhose

Ailleurs, tu devrais aller ailleurs !

Ah je meurs ! on va pas se coller au café le plus bruyant le plus pollué, en ras de route ! les camions passent au ras de la rambarde, elle est sourde sans doute, je suis seule avec le son, je suis seule avec mon CO2, avec ma peau, alors que le printemps par bouffées. Hé oui ! elle est sourde et elle respire mal. C'est vrai ça.

Coupez

Elle souffre la pauvre de trop de solitude

On n'est pas dans sa tête, la tête des gens on n'en sait rien. Il y a le corps aussi, comment elle est dans son corps, on n'en sait rien

Coupez

De toutes façons t'es hypocondriaque, si tu laisses tomber ta mère tu verras, tu seras en pleine forme, tu pourras grimper aux sommets, le fils de ma voisine il

Grimper ? Aux sommets de quoi ? Polluer l'Himalaya ? La fauvette à tête noire en pleine improvisation de trilles ce matin, un véritable concerto pour clavecin ! tandis que porte ouverte je faisais la vaisselle, sans faire mon vacarme d'humain, claquer les assiettes, faire gicler l'eau,

gratter les gamelles, la fauvette se déployait dans le
matin Écoute mais écoute ! Ça vit ici !

Coupez

Tu devrais

Écoute les cloches, il y a sûrement un mariage !

Tu devrais

Couper

Coupez !

ET LE GALET DE RIVIÈRE

Il suffirait de chercher un accès. Il suffirait de s'engager dans un sentier court de bord de route à bord de rive. Un sentier sableux. Il suffirait d'arrêter la voiture. De sortir du trajet.

Mais sortir on ne peut pas.

On est pris dans le mouvement, dans l'heure, dans ce qui reste à faire de ce jour et chaque jour dans ce qui reste à faire dans ce jour. Ralentir on ne peut pas. Des années qu'on traverse la Durance et qu'on se dit Ah ! Je voudrais des galets ! Dans ce qui tient à cœur en traversant les années, durant les centaines de traversées de ce pont, il y a ces galets.

Ramener des galets. Pour rien. Le rien qui tient à cœur et qu'on néglige, car personne ne nous a dit si ça comptait ou pas, le rien repoussé saison après saison.

Ce rien pour une image de zen au jardin, des galets empilés en signe de paix, en signe d'accord avec le monde et surtout de pause pour regarder ce monde, à moins que le besoin de galet ne soit satisfaction d'une forme polie par les siècles adaptée à la paume, du poids de la pierre comme illusion de valeur pérenne, plus elle pèse et plus elle rassure. Comme une maison en pierre. Comme la maison du troisième petit cochon, qui est en briques, mais les briques pour les cochons c'est comme la pierre pour nous. C'est la distance à la

fange. C'est le toit dans la forêt noire. Un quelque chose de très sûr, qui donc ne meurt pas, n'est pas soufflé par les loups, ne s'enflamme pas.

Un jour on lui a offert des galets qu'elle a religieusement disposés en cercle autour de l'olivier. Elle a pris le temps d'équilibrer les formes, rondes, ovales, plates, bombées, car la rivière depuis ses débuts de torrent, dans les Hautes Alpes un torrent se fracassant dans l'écume et bordé d'arbres à papillons, la rivière n'a cessé d'inventer de la forme, de jouer à rouler ses cailloux dans les courants, jusqu'à les échouer là, en accumulations, entre deux bandes d'eau courante, bien après les barrages.

Mais ce qu'elle voudrait c'est aller ramasser le galet, marcher lentement sur le chemin sableux, son pas étouffé devenant un pas de rivière, dans les peupliers de rives l'agitation du vent et le clignotement de lumière, le miroitement des eaux continuant à glisser, à polir, à transporter, à briller, refléter, étinceler. Elle s'arrêterait et lèverait ses yeux gris en regardant le pont où tout-à-l'heure elle passait, dans le temps du continuo, dans le temps du trajet, elle ferait quelques pas hésitants sur les galets entassés, blancs, gris, noirs, veinés, striés, unis, pâles, en compagnie de leurs vieux bois flottés et de plantes sèches inconnues, elle s'accroupirait pour regarder un ru s'immiscer entre les pierres, cherchant son chemin, elle cherchant une vie, un

têtard, une algue, elle serait éblouie par la lumière, vaguement occupée des bruits de circulation là-haut, détachée d'avant et d'après, cherchant son galet, finalement s'assiérait sur ce lit de pierre, et resterait longtemps, jusqu'au coup de vent du soir, habitant la rivière.

LE MORTIER SANS PILON

Il est lourd, plus d'un kilo. Mais petit : dix centimètres de haut sur onze de large en haut. De quelle matière est-il fait ? Il est lourd pour sa taille. C'est pour ça que je l'ai acheté. Je n'avais aucune raison d'acheter un mortier encore moins sans pilon. Je voulais un abreuvoir pour les oiseaux qui sûrement crèvent la soif chaque été. Abreuvoir fait penser à ces demi-tubes en inox longs, reliés à un réservoir cylindrique et destinés aux vaches laitières. Malheureusement c'est aussi le mot abreuvoir pour les oiseaux, même si un mot destiné aux oiseaux devrait être plus élégant. Il devrait y avoir un mot pour les bovins voire le même pour les ovins, mais un autre mot pour les oiseaux. C'est sans doute l'élégance du mortier qui m'a fait acheter ce mortier. Il est blanc, blanc-cassé, comme du plâtre, d'ailleurs il a la douceur du plâtre sous les doigts, mais il faut le tenir à pleines mains à cause du poids, plus d'un kilo. Il est de belle matière : du grès blanc ? De la pierre ? L'élégance est aussi son bec verseur taillé dans la masse, ou modelé si c'est du grès blanc, un bec certainement très pratique, qui donne du plaisir à verser ce qu'on a pilé, sans débordements ni gouttes intempestives. À condition d'avoir le pilon. Un bec élégant de mortier élégant. D'aucuns diraient authentique mais là je me suis fait berner. On m'a dit un ancien mortier de pharmacie, en

marbre, ça non. Je voulais un abreuvoir à oiseaux, j'ai acheté de l'élégance et du poids.

Je l'ai posé sur un pilier, tâché d'en faire un abreuvoir mais l'eau s'évapore sans cesse. À cause de ses six centimètres de profondeur, il faudrait le remplir sans cesse. Mais je ne peux le remplir sans cesse, même une seule fois le matin j'oublie. Quand je pense à le remplir, il est sale. La vase si c'est l'hiver, le sable rouge du sirocco chaque printemps, les insectes morts. L'eau de pluie et le vent apportent sans cesse au fond du mortier du vert-noir. Il est posé sur le pilier à côté d'un vieux nichoir dont le bois se décompose et qui n'a jamais servi. Il y a sur le pilier la trace de mon rêve d'oiseaux qui se résume à l'élégance de mon rêve d'oiseaux. En voyant le mortier sans pilon et le nichoir en contreplaqué déglingué, j'ai des volatiles en multitude et en couleurs qui viennent animer le pilier. J'ai du vivant devant les yeux alors qu'il n'y a que l'inertie de la matière et pas la chaleur du vivant. Mais si je prends ce mortier, bien lourd pour sa taille, je ressens le potier, la terre ou la pierre, le potelé de la forme, la douceur du grain. C'est un peu vivant. Pour cela, il faut le soulever. Mais je ne soulève pas le mortier car il n'a pas de pilon. S'il avait un pilon j'aurais l'occasion de le soulever de le laver de le pencher. Encore que : il a des taches de peinture rouge et orange sur le côté, ça je n'avais pas vu. Les taches ne me conviendraient pas pour piler.

Elles cassent l'élégance, donc je l'ai tourné du beau côté. Toutefois les taches n'ont pas d'importance pour l'oiseau. Ceci est évidemment un présupposé à vérifier. Si l'oiseau un jour l'oiseau venait s'abreuver, ce serait la métamorphose du mortier.

ODEURS ÉNIGMES

L'odeur ne meurt pas en même temps que la personne qui la produit. Après la mort, l'odeur de la personne vivante subsiste dans sa maison, ses vêtements, ses objets.

L'énigme de ces personnes au parfum puissant, qui laissent leur sillage dans tous les étages d'un immeuble de travail, et même dans la rue après qu'ils aient repris leur voiture. N'ont-ils pas de nez ou pas assez d'incarnation personnelle pour éprouver à ce point le besoin de renforcer leur manifestation ? Ou bien y-a-t-il autre chose ?

À la découverte d'une nouvelle plante ou si je tâche de la nommer, je commence par en froisser une feuille et la sentir. J'identifie, je prends connaissance, je mémorise, je nomme, par le froissement et l'odeur.

L'odeur de certains hommes, pellicules, peau desquamant, ou sueur de très bruns, est rédhibitoire pour toute histoire d'amour, malgré l'appel de l'âme ou la puissance des connivences. Pourquoi ?

L'odeur de leur métier que certains cherchent à masquer, à moins que ce ne soit l'expression d'une

marque d'élégance ? Le plombier, le ramoneur, leur eau de toilette.

Notre odeur corporelle, quand on ne la maîtrise plus, nous met immédiatement mal à l'aise dans nos relations sociales. Celle des autres aussi, à moins que notre compassion dominante nous permette de passer outre. Pareil pour l'odeur d'un animal qui ne maîtrise plus sa toilette. Pour une compassion dominante envers l'animal ou l'homme : cheminer, cheminer.

L'étrangeté des odeurs résultant d'un mélange pas rigoureusement identique selon les lieux et les personnes, mais donnant cependant toujours le même résultat : comme l'odeur de l'ehpad.

Oui l'argent a une odeur, mettez le nez sur un tas de billets, c'est repoussant. Amusez-vous à démêler l'ensemble des odeurs composant celle de l'argent, toujours la même, quelle qu'ait été la vie des billets, dans toutes les nations. (Même processus que pour celle de l'ehpad : une addition qui, quelque soient ses composants, donne toujours le même résultat. Ça doit être l'odeur de l'homme.

Les billets sentent plus fort que les pièces.

L'odeur des lys qu'on vous envoie à l'appartement alors qu'il n'y a plus de corps en décomposition à la maison. La plupart de nos morts attendent à la morgue. Finalement les lys ont gardé l'odeur de la mort.

Les murs ont une odeur qui ressort quand on ferme longtemps les portes, en enlevant les humains et les animaux. Les murs n'ont pas forcément l'odeur qu'on voudrait qu'ils aient. On n'est pas maîtres de l'odeur des murs.

Suite à tout ça je me suis parfumée : résultat je sens la cocotte pour la journée. C'est indisposant de perdre son identité parce qu'on sent la cocotte. À quoi tient l'identité ?

Version 6: 12 août 2024